TAPANMOHAN CHATTERJI

SOUS LES MANGUIERS

LÉGENDES DU BENGALE

Traduction d'ANDRÉE KARPELÈS

QUINZE DESSINS HORS TEXTE
d'après des miniatures anciennes

et

36 BANDEAUX ET CULS-DE-LAMPE

ÉDITIONS BOSSARD
43, Rue Madame, 43
PARIS
1923

900057

Sous les Manguiers

DANS LA MÊME COLLECTION

AUX « ÉDITIONS BOSSARD »

Art et Anatomie hindous. Traduction d'Andrée Karpelès. Avec 36 figures. Un vol. in-16, Bossard. Prix..... **6** fr.

Les mains dans les fresques d'Ajanta. Traduction d'Andrée Karpelès. Avec 19 figures. Un vol. in-16 Bossard. Prix..... **2** fr. **40**

L'Alpona ou les décorations rituelles au Bengale, Traduction d'Andrée Karpelès et de Tapanmohan Chatterji. Avec 50 figures. Un vol. in-16, Bossard. Prix..... **6** fr.

Sadanga ou les six canons de la peinture hindoue. Traduction d'Andrée Karpelès, avec 14 pl. Un vol. in-16, Bossard. Prix..... **6** fr.

TAPANMOHAN CHATTERJI

Sous les Manguiers

(Légendes du Bengale)

Traduction d'ANDRÉE KARPELÈS

QUINZE DESSINS HORS TEXTE
d'après des miniatures anciennes

et

36 BANDEAUX ET CULS-DE-LAMPE

ÉDITIONS BOSSARD
43, Rue Madame, 43
PARIS
1923

Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Public.Resource.Org

https://archive.org/details/souslesmanguiers00unse

AVERTISSEMENT

Tapanmohan Chatterji a spécialement transcrit en anglais, en vue de cette traduction française, ces légendes inédites, différentes de celles qui ont déjà paru dans deux ouvrages anglais :

Folk Tales of Bengal, par Lal Behary Dey ;
Fairy Tales of Bengal. par Bradley Birt (illustré par Abanindranath Tagore)

et dans un recueil bengalais :

Thakurmar Thole ba Banglar Rupkatha, par Dhakshmacharan Mitra Majumdars.

Les dessins qui accompagnent ces légendes ont été faits d'après des miniatures anciennes qui se trouvent au Musée de Calcutta, au Musée de Lahore, à la Bibliothèque Bodleian d'Oxford, dans la collection particulière d'Abanindranath et de Gogonendranath Tagore, etc.

A. K.

Paris, 1922.

Sous les Manguiers

QUAND la douce Lune, fille du Printemps, apparaît soudain entre les troncs d'arbres, et que la brise légère caresse timidement les branches des manguiers, les enfants accroupis autour de la grand'mère, comme une jonchée de fleurs au pied d'un vieux tronc desséché, réclament une histoire.

— Dis-nous, d'où les prends-tu, grand'mère, toutes tes histoires ? tu en sais toujours de nouvelles ; peut-être as-tu un grand coffre chez toi, un grand coffre qui en est tout rempli ?

— Non, mes enfants, il n'y eut jamais pareil coffre chez moi. Mais... je vais parfois au Pays des Légendes, d'où je rapporte pour vous une nouvelle guirlande d'histoires.

Et la grand'mère recommence à effeuiller sa guirlande.

— Et puis alors ?

— Et puis après ? s'écrient les enfants, les lèvres entr'ouvertes, avides comme des oisillons attendant la becquée.

Et la grand'mère continue, jusqu'à ce que du bout des doigts le Sommeil vienne, tendrement, fermer les paupières de tous les enfants.

Alors la grand'mère se tait ; elle se lève, emmène les plus grands, emporte les plus petits, et, doucement, les pose sur leurs lits.

Sous les manguiers, les rayons de lune parsèment le sol de grandes fleurs pâles et mystérieuses...

Je connais une des plus vieilles grand'mères du Bengale ; je lui ai demandé de me raconter encore une fois, une dernière fois, tous ces contes. Ils charment toujours les enfants sur les rives du Gange ; puissent-ils plaire aux enfants sur les rives lointaines de la Seine !

Tapanmohan CHATTERJI.

Calcutta, 1922.

Le Roi aux Aiguilles et le Berger à la Flûte

IL y avait une fois un jeune Prince et un jeune Berger qui étaient de grands amis.

Ils jouaient ensemble toute la journée ; ils se séparaient à regret chaque soir.

Tous les matins en le retrouvant, le Prince assurait au Berger que, dès qu'il serait Roi, il ferait de lui son Premier Ministre.

Le Prince et le Berger grandirent et leur amitié aussi ; ils ne jouaient plus ensemble, mais ils devisaient longuement, faisant des projets d'avenir.

Ils étaient parfaitement heureux. Tous les soirs, après avoir rentré ses vaches, le Berger venait retrouver le Prince, et tous deux allaient au bord de la rivière s'asseoir, sous un manguier.

Le Berger jouait de la flûte et son ami l'écoutait, l'âme et le cœur ravis.

Un jour le vieux Roi mourut et le Prince, son fils, lui succéda.

Le jeune Roi vit le Berger moins souvent ; peu à peu il se détacha de lui ; bientôt il ne le vit plus du tout. Enfin, il l'oublia tout à fait.

Le nouveau Roi était trop heureux ; il ne pensait plus qu'à Kanchanmala (1), sa jeune femme, dont l'amour emplissait son cœur ; il pensait beaucoup aussi à ses richesses et à tous les trésors qui emplissaient ses coffres.

Il n'y avait plus de place dans sa vie pour l'ami d'autrefois.

Un jour, le Berger solitaire voulut tenter de revoir le Roi ; il alla jusqu'à la porte du Palais ; mais il fut arrêté par un gardien sévère qui le renvoya.

Que venait faire là ce pauvre homme tenant une flûte à la main ?

Le Berger eut le temps de jeter un coup d'œil dans la cour du Palais ; en voyant les courtisans et les serviteurs, les éléphants et les chevaux, les palanquins et les parasols, il comprit soudain que tout cela le séparait à jamais de l'ami d'autrefois.

---

(1) Kanchanmala, Guirlande d'Or.

Il s'en alla tristement.

On n'entendit plus jamais au crépuscule le son de sa flûte joyeuse ; on ne le revit plus jamais.

Et personne ne sut où il s'en était allé !...

Le bonheur qui régnait dans le palais royal fut de courte durée.

Un matin, en s'éveillant, le Roi s'aperçut qu'il ne pouvait plus ouvrir les yeux ; ses paupières étaient lourdes et douloureuses. Il essaya de se lever, mais tout son corps souffrait étrangement.

La Reine accourut à ses plaintes ; les courtisans arrivèrent à ses cris.

Kanchanmala, affolée, vit qu'il avait le corps tout parsemé d'aiguilles que rien ne pouvait arracher. Sa figure, ses mains, ses jambes étaient plantées d'aiguilles, et recouvertes d'un gazon d'acier ; ses cheveux même étaient remplacés par une toison de métal que la Reine en gémissant effleurait de ses doigts ; et pensant aux boucles si douces qu'elle caressait encore la veille, elle pleurait désespérément...

Qu'était-ce que ce mystère ?

Un grand vacarme régnait dans tout le Palais ;

courtisans et serviteurs allaient et venaient, plaignaient le Roi et se lamentaient.

Le Roi devenu infirme ne pouvait plus ni se mouvoir, ni dormir, ni parler, ni manger, ni boire. Mais les piqûres d'aiguilles ne l'empêchaient pas de penser. Au contraire...

Du matin au soir et du soir au matin, il songeait à son ami d'autrefois, aux chants de la flûte joyeuse, aux beaux projets qu'il avait oubliés, à toutes les promesses qu'il n'avait pas tenues.

Et il comprit que ces tortures étaient une punition.

Mais, incapable d'expliquer à la Reine tout ce qui se passait en lui, il souffrait seul et en silence.

Dorénavant on l'appela : le Roi aux Aiguilles.

La prospérité du royaume ne tarda pas à décliner ; la Reine faisait son possible pour bien gouverner ; mais elle pensait trop aux souffrances du Roi.

Un jour qu'elle était allée se baigner dans le Gange, une jeune fille s'approcha d'elle. Voulant profiter de sa tristesse et de la débâcle du royaume, elle lui dit d'une voix insinuante :

— O Reine, veux-tu acheter une esclave ? J'aimerais à être ta servante.

La Reine, qui pensait toujours au Roi, lui répondit :

— Si tu peux débarrasser le Roi de ses Aiguilles, je veux bien de toi.

La jeune fille promit de guérir le Roi, et la Reine l'acheta en échange de ses lourds bracelets d'or.

Alors la jeune fille dit avec une feinte douceur :

— O ma Royale Mère, tu as l'air si pâle ; tu te négliges sans doute ; tu n'es pas bien soignée, tes bracelets trop lourds tombent de tes poignets amaigris, tes cheveux sont ternes et emmêlés ; retire tous tes bijoux, je vais t'aider à te baigner.

La Reine, lasse et triste, se laissa persuader : elle dénoua son *sari* (1), retira tous ses ornements et les déposa sur la berge.

— O Reine, continua la jeune fille, plonge-toi donc dans la rivière, l'eau calmera ta tristesse.

La Reine entra dans la rivière et s'y plongea ; et, sentant que la fraîcheur de l'eau lui faisait du bien, elle se mit à nager en s'éloignant de la rive.

Pendant ce temps, prestement, l'esclave se déshabilla, elle se drapa dans le sari royal, mit les *nou-*

---

(1) Pièce d'étoffe qui forme tout le vêtement des femmes hindoues.

pouras (1) autour de ses chevilles et orna son cou de lourds colliers d'or.

Puis elle se mit à chanter :

le soleil est haut
et tu te laves !
obéis, esclave !
vite sors de l'eau.

En entendant ces mots, la Reine revint en hâte vers la rive.

Elle vit alors avec étonnement que l'esclave était devenue Reine et qu'elle-même n'était plus qu'une esclave.

Sa surprise était si grande qu'elle ne pouvait plus parler ; elle se drapa dans le pauvre sari abandonné par la jeune fille, et, silencieusement, suivit la nouvelle Reine jusqu'au Palais.

Celle-ci mit immédiatement tout le monde en émoi : elle fit venir le Premier Ministre et lui dit d'un ton autoritaire :

— Demain, quand je rentrerai de la rivière, après mon bain, il me faudra une escorte, je veux des palanquins, des chevaux et des éléphants.

Tout le monde se demanda ce qui était arrivé

---

(1) *Noupouras*, cercles d'or ou d'argent ornés d'une multitude de petits grelots qui tintent à chaque pas.

à la Reine [1] : elle avait toujours été si douce et modeste.

Pris de frayeur, courtisans et serviteurs n'osèrent rien dire ; ils s'inclinèrent devant la Reine et se résignèrent devant cette nouvelle calamité.

Ainsi, en quelques heures, l'épouse du Roi était devenue une esclave ; et une servante inconnue, devenue Reine, était à la tête du royaume !

Seul le Roi aux Aiguilles ignorait tout cela.

Un jour Kanchanmala, la vraie Reine, descendit à la rivière pour laver du linge. Chemin faisant elle vit un homme assis sous un arbre ; devant lui était un ballot plein de fils de toutes les couleurs. L'homme avait l'air triste et il chantait d'un ton plaintif :

si je trouvais mille aiguilles,
je pourrais enfin manger ;
si je trouvais cinq mille aiguilles,
je pourrais aller au marché ;
si je trouvais cent mille aiguilles,
tout un royaume je donnerais.

En entendant ces mots, la Reine s'approcha de l'inconnu et le regarda attentivement : elle était devenue un peu méfiante depuis la fourberie de la servante.

---

[1] Les courtisans ne découvrirent pas la substitution, car ils avaient toujours vu la Reine voilée.

L'homme lui inspira confiance et elle lui dit :

— Mon fils, tu cherches des aiguilles, je puis t'en procurer mille, cent mille, tant que tu voudras, mais sais-tu seulement cueillir des aiguilles ?

Et elle lui parla des aiguilles du Roi.

L'homme écouta en silence, puis, se levant brusquement, il ramassa son ballot de fils, le mit sur son dos et, d'un pas décidé, se dirigea vers le Palais.

Kanchanmala le suivit et le mit au courant de tout ce qui s'était passé ; l'homme parlait peu ; il dit seulement, quand elle eut fini : « Bien, ma Sœur, je verrai ce que je pourrai faire. »

Dès qu'ils arrivèrent au Palais, il se fit introduire auprès de la fausse Reine et lui dit :

— O Reine, aujourd'hui c'est *Laki-poujah* (1). C'est un jour propice, ne l'oublie pas. Célèbre cette fête en faisant préparer des gâteaux pour les pauvres. Voilà ton esclave, elle les distribuera ; toi, ô Reine, de tes mains fines, tu pétriras la pâte.

La fausse Reine fut très satisfaite du ton respectueux de l'inconnu.

— Bien, lui dit-elle, mais il faut que mon esclave fasse aussi des gâteaux.

---

(1) Laki, déesse de la Beauté et de la Prospérité. *Poujah*, cérémonie.

Or, il arriva que ceux de la Reine ne furent pas réussis du tout; ils étaient trop peu cuits, et lourds comme une pierre, ou trop cuits, et noirs comme du charbon, tandis que les gâteaux de la servante étaient excellents à goûter et beaux à regarder: elle amoncelait sur les grands plateaux des *gélabis* (1) transparents comme l'ambre, des *chandechs* (2) blancs comme les cimes de l'Himalaya, des *chapattis* (3) minces et craquants comme une feuille d'automne et des beignets légers comme des nuages printaniers.

L'inconnu découvrit ainsi qui était la vraie Reine et qui était la vraie servante.

Quand les gâteaux furent terminés, il leur conseilla de faire des offrandes à la déesse Laki, et de tracer des *alponas* sur le sol (4).

Les dessins de la fausse Reine étaient maladroits, tandis que ceux de la servante étaient parfaits ; ils semblaient couler de ses doigts comme s'échappe du rocher la source jaillissante. Elle traçait avec aisance des lotus épanouis, des cruches aux contours arrondis, des épis de riz ; et, tout en se

---

(1) *Gélabis,* gâteaux au miel.

(2) *Chandechs,* sorte de massepain fait de lait caillé et de pistache.

(3) *Chapattis,* sorte de crêpes sèches et très minces.

(4) *L'Alpona ou les décorations rituelles au Bengale* par Abanindranath Tagore (Éditions Bossard).

jouant, elle ajoutait des paons, des perroquets, des poupées et même le portrait de la déesse Laki.

L'inconnu ne pouvait plus dissimuler sa colère, il se tourna vers la fausse Reine et lui dit :

— Va-t'en, esclave, tu ne sais rien faire, et tu veux être Reine ! Tes gâteaux mal cuits sont détestables, tes *alponas* n'ont aucun sens ; va-t'en, femme fourbe !

La servante tremblait de rage :

— Où est le bourreau ? allez chercher le bourreau ; emmenez cet homme et cette femme et rapportez-moi leurs têtes, criait-elle.

Le bourreau arriva, il saisit la Reine, accablée par cette nouvelle mésaventure ; il allait s'emparer de l'inconnu, mais celui-ci, sans perdre son calme, avait ouvert son ballot de fil et s'était mis à chanter :

ô mon fil rouge, ô mon fil bleu,
si tu es vraiment tout à moi,
entoure ce bourreau ; de mille nœuds,
qu'il soit emprisonné par toi.

Aussitôt les fils s'élancèrent sur le bourreau, s'accrochèrent à lui, s'entremêlèrent comme des milliers de serpents très minces et l'entourèrent d'un inextricable filet serré.

Sans bouger, l'inconnu continuait à chanter :

ô mon fil rouge, ô mon fil bleu,
si tu es vraiment tout à moi,
va dans le nez de cette esclave,
mon fil si beau, mon fil si brave !

Aussitôt les fils se réunirent, formèrent deux gros nœuds, s'élancèrent vers la femme fourbe et entrèrent dans ses narines.

Celle-ci se mit à hurler ; (son nez bouché lui donnait un accent si comique que Kanchanmala ne put s'empêcher de rire) ; elle répétait sans cesse :

— Qui est cet homme ? qui est-il ? emmenez-le, c'est un sorcier, emmenez-le vite.

Mais l'inconnu continuait toujours à chanter, sans prêter attention à ses cris :

ô mon fil rouge, ô mon fil bleu,
si tu es vraiment tout à moi,
vers les mille aiguilles du roi
va vite, ô mon fil courageux.

Aussitôt les fils obéirent et s'élancèrent vers la chambre du Roi, pareils à la chevelure d'une comète qui traverse le ciel en grande hâte. L'inconnu chantait toujours :

ô mon fil bleu, mon fil si brave,
si tu es vraiment tout à moi,
cueille les mille aiguilles du roi
et pique-les dans cette esclave.

Ainsi fut délivré le Roi aux Aiguilles ; l'on

peut aisément se figurer son grand soulagement.

Ce qui est impossible à imaginer, ce sont les tortures de la servante qui regrettait, mais trop tard, sa folie et sa fourberie.

Quand le Roi ouvrit les yeux, il vit auprès de son lit l'inconnu au sourire triste ; ce n'était pas un sorcier, ce n'était que le pauvre Berger dont l'amitié avait vaincu tous les obstacles.

Le Roi se leva et se jeta dans ses bras.

Ils restèrent longtemps enlacés, pleurant d'émotion et de joie ; ils ne pouvaient parler car leurs larmes recommençaient sans cesse à couler. Puis le Roi dit : « O mon ami, je t'ai enfin retrouvé, après bien des souffrances. Pardonne-moi ; je n'aurai jamais de meilleur ami, jamais d'autre ami que toi. Dès demain matin tu seras mon Premier Ministre. Plus jamais je ne te quitterai. »

Le berger lui répondit :

— Merci, mon ami. Mais j'ai perdu ma flûte et elle me manque beaucoup ; il faudra m'en donner une autre.

Le Roi lui fit faire aussitôt une flûte merveilleuse, toute en or pur, ornée de dessins, et incrustée d'émeraudes.

Quant à l'esclave, torturée par des milliers d'aiguilles, elle n'avait pas tardé à mourir de douleur.

Désormais entre la douce Kanchanmala et son ami fidèle, le Roi fut parfaitement heureux. Le Berger aussi : tout le long du jour il remplissait ses devoirs de Premier Ministre, et tous les soirs, il allait retrouver le Roi et la Reine au bord de la rivière.

Tous les trois s'asseyaient sous un manguier et le Berger jouait de la flûte ; il chantait la tristesse d'un ami délaissé, l'angoisse d'une Reine inquiète et les remords d'un Roi torturé ; il chantait aussi les joies si douces et si profondes du retour et du pardon.

Et tous ces chants étaient si beaux que le Roi et la Reine croyaient souvent entendre Krishna, le Divin Berger lui-même.

Histoire du Barbier astucieux et du Lutin peureux

IL y avait une fois, dans un certain village, un pauvre barbier qui ne gagnait pas assez d'argent pour donner à sa femme tout ce qui lui était nécessaire.

Il y avait des scènes fréquentes dans la maison de ce pauvre barbier ! Sa femme n'avait pas une langue de miel et ses paroles amères résonnaient longtemps dans le cœur de son pauvre mari.

Un jour, excédé, celui-ci la quitta pour aller s'établir ailleurs. Il n'emporta rien, sauf ses instruments de barbier qu'il mit dans un sac.

Tout le long du jour il traversa des villages, et arriva vers le soir dans une plaine déserte. Alentour, aucune maison !

Le barbier décida de passer la nuit couché sous un manguier et de continuer son voyage dès l'aube.

Or, ce manguier était habité par un lutin, et quand ce lutin vit un homme installé tranquillement sous son arbre, il fut si exaspéré qu'il eut envie de l'empoigner et de le lancer, telle une balle, à travers les champs.

Il descendit donc de son arbre, se posta devant lui et dit :

— Hé ! barbier, comment oses-tu t'asseoir sous mon manguier ? Va-t'en tout de suite, sinon je te tuerai.

Le barbier conserva toute sa présence d'esprit.

— Tais-toi, lutin malfaisant, lui dit-il ; si tu savais combien de lutins j'ai déjà attrapés et mis dans mon sac ! Je suis bien content d'être venu ici et de t'avoir rencontré, il me manquait justement un lutin pour compléter la centaine !

Tout en parlant il avait sorti de son sac un petit miroir qu'il plaça soudain devant le lutin. Celui-ci, apercevant tout d'un coup devant lui le reflet de son visage, crut que c'était la tête d'un autre lutin et que le barbier disait la vérité.

Il fut très effrayé.

— Seigneur barbier, dit-il, je t'en prie, ne me mets pas dans ton sac ; je ferai tout ce que tu voudras.

— On ne peut pas se fier à vous autres lutins,

répliqua l'homme ; vous êtes une bande de créatures sans foi ni loi.

— Aie pitié de moi ; et si je ne tiens pas ma promesse, alors seulement tu m'enfermeras dans ce terrible sac ; mets-moi à l'épreuve, supplia le lutin.

— Très bien, dit le barbier ; va-t'en et rapporte-moi le plus vite possible un sac plein d'or ; puis, avant le lever du soleil, tu construiras un grenier auprès de ma maison. Si tu n'exécutes pas mes ordres, floup, je te fourre dans mon sac.

— Bien, Seigneur, dit le lutin, et il disparut.

Quelques minutes plus tard il était de retour, portant sur son dos un gros sac qu'il déposa aussitôt aux pieds du barbier.

Les yeux de l'homme brillèrent de plaisir quand il ouvrit le sac et aperçut toutes les pièces d'or.

Il rentra chez lui, après avoir bien recommandé au lutin de ne pas oublier son autre promesse.

A peine le barbier avait-il quitté sa femme, que celle-ci, désolée, se reprocha sa dureté vis-à-vis de lui.

Regrettant amèrement tous ses torts, elle passa la nuit à la porte de sa cabane, se demandant s'il reviendrait et se lamentant à haute voix ;

— Ah ! ah ! que je suis malheureuse, gémissait-elle ; il était si bon, il était si doux ; jamais une parole amère, jamais un reproche ; hélas ! je suis peut-être déjà veuve, et tandis que les bêtes féroces dévorent son cadavre, je suis seule ici, n'ayant même pas la consolation de pouvoir me jeter dans son bûcher funéraire. — Et tout est de ma faute. Ah ! ah ! je renaîtrai dans le corps d'une chienne, et ce sera une punition bien méritée.

Tout à coup elle aperçut, éclairée par la lune, la silhouette de son mari, portant un gros sac ; elle se précipita vers lui et l'aida à porter son fardeau. Puis, dans le silence de leur petite cabane, le barbier raconta à sa femme heureuse tout ce qui lui était arrivé.

La nuit suivante le lutin fut très affairé : il construisit hâtivement un beau grenier et l'emplit de riz et d'autres grains. Jusqu'au petit jour on l'entendit battre et cogner.

Et le matin les voisins émerveillés virent, adossé à la pauvre maison du barbier, un superbe grenier, plein de grains.

Le lutin, fatigué, passa la journée à dormir sur son arbre. Il y reçut la visite de son oncle, qui lui demanda la cause de sa grande lassitude.

Et le lutin lui raconta comment il avait failli être enfermé dans le sac du barbier.

— Mon cher neveu, tu es un sot, tu as été dupé. Jamais un homme n'a capturé un lutin, mon pauvre neveu simple d'esprit.

— Tu mets vraiment en doute la puissance de ce barbier ? demanda le neveu.

— Oui, petit, et ton oncle peut se vanter de posséder quelque intelligence, dit le vieux lutin en souriant d'un air satisfait.

— Eh bien, viens avec moi et tu verras, dit le neveu.

Et il l'emmena chez le barbier.

Par la fenêtre, les deux lutins regardèrent à l'intérieur de la maison.

Le barbier ne tarda pas à les apercevoir ; devinant de quoi il s'agissait, il braqua subitement son miroir sous le nez de l'oncle, en lui disant :

— Allons, viens, je vais mettre ta précieuse personne à l'abri dans ce sac.

L'oncle, en apercevant le reflet de son visage, eut tellement peur qu'il prit ses jambes à son cou et se sauva.

— Attends-moi, mon oncle, arrête, attends-

moi ! criait le neveu en essayant de le suivre.

Mais l'oncle est un lutin qui ne se laisse jamais duper ; il n'écoute pas son neveu. Il court de plus en plus vite pour se mettre à l'abri. Il court encore... !

Le barbier et sa femme vécurent heureux jusqu'à un âge très avancé.

Histoire de la Princesse Manimala et du Diamant magique

IL y avait une fois un fils de ministre et un fils de roi qui étaient de grands amis. Un jour ils partirent à cheval pour une longue randonnée.

Au crépuscule, ils atteignirent une montagne qui leur barrait la route. Il faisait déjà trop noir pour songer à l'escalader ; ils durent s'arrêter.

Le fils du ministre dit à son ami :

— Voilà ce que nous allons faire : nous attacherons nos chevaux à ce tronc et nous passerons la nuit au sommet de l'arbre.

Le Prince approuva l'idée de son ami et ils s'installèrent dans les branches ; mais au milieu de la nuit ils furent réveillés en sursaut par un vacarme épouvantable, auprès duquel le tonnerre n'aurait été qu'un doux murmure. Ils regardèrent à travers les branches et virent, au milieu d'une lueur étrange

qui illuminait toute la forêt, un gigantesque serpent noir en train de dévorer leurs chevaux. Les pauvres bêtes se débattaient désespérément dans la gueule du monstre et les deux amis ne pouvaient rien faire pour les secourir ; bientôt elles disparurent, englouties.

Le serpent, guidé par la lueur surnaturelle, se mit à chercher de nouvelles proies.

Le fils du ministre dit alors :

— Cette lueur vient du fameux diamant, dont on nous a parlé, et qui est dans le capuchon du Roi des Serpents. Il faut nous emparer de cette pierre fabuleuse qui vaut la rançon de sept rois.

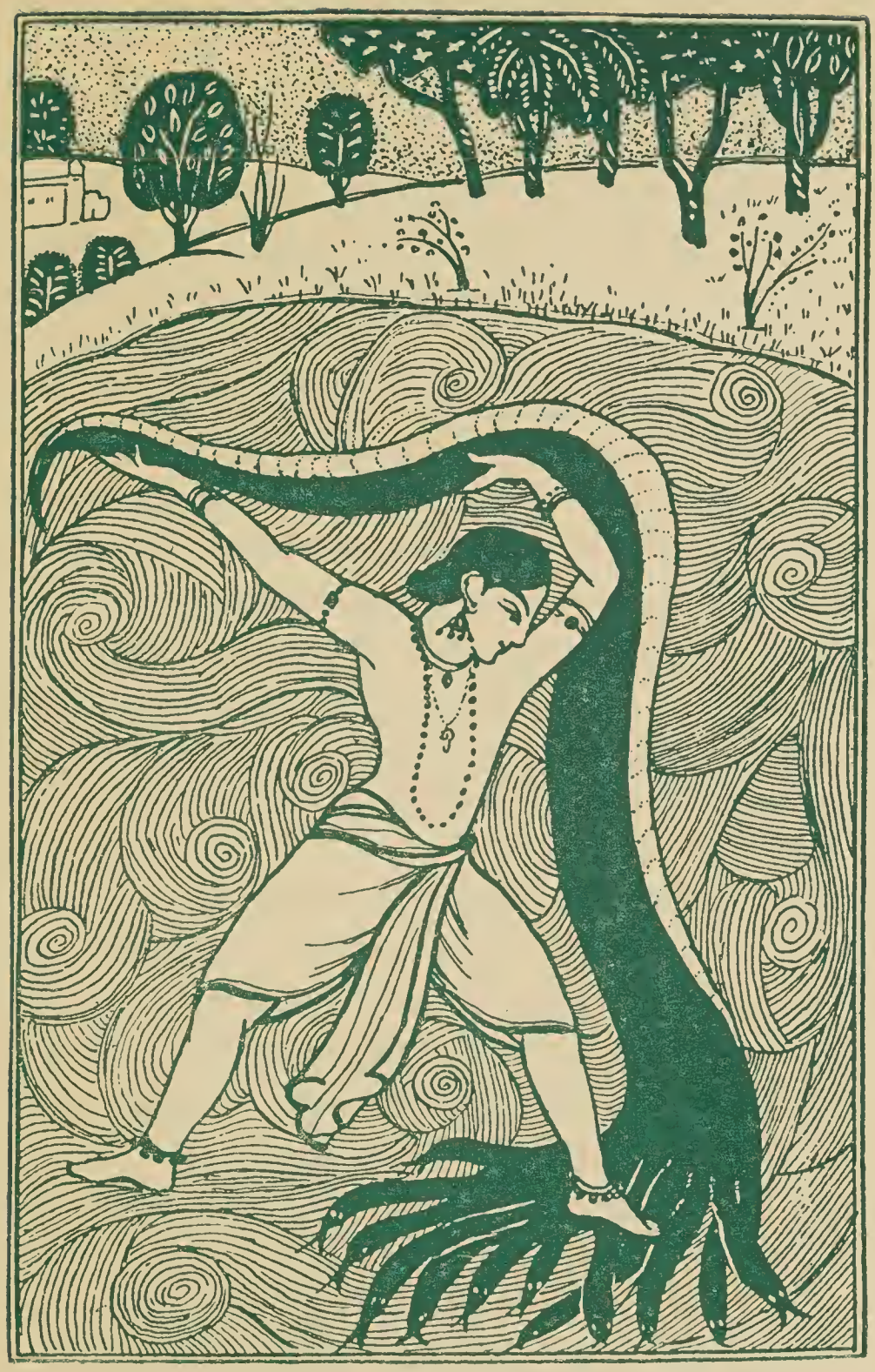
— Oh non ! ne convoite pas ce diamant, je t'en supplie, dit le jeune Prince très effrayé.

— Attends, ami ; regarde ce que je vais faire.

Et le fils du ministre descendit de son arbre, lentement, sans faire de bruit, afin de ne pas attirer l'attention du monstre. Arrivé à terre, il ramassa une poignée de boue et la jeta sur le diamant, puis, profitant de l'obscurité subite, il enfonça son épée dans le capuchon du serpent et remonta dans l'arbre, en un clin d'œil.

Sans la lueur du diamant, la forêt était plongée dans l'obscurité.

Perchés dans leur arbre, les deux amis silencieux attendaient....



Le serpent, croyant avoir perdu son diamant, s'agitait dans la forêt avec un bruit formidable ; le sabre le gênait, il essayait de s'en débarrasser, mais ne réussissait qu'à se blesser plus gravement. Bientôt il devint fou de douleur ; de sa bouche s'échappait un flot de poison, sa queue fouettait l'eau d'un lac voisin, soulevant une véritable tempête de vagues. Puis le monstre cessa de bouger et tomba mort avec son diamant éteint.

Les deux amis se demandaient s'il était vraiment mort ; ils s'attendaient à chaque instant à voir sa formidable gueule se rouvrir et ne faire qu'une bouchée d'eux et de leur arbre.

Enfin, quand les premiers rayons du soleil levant brillèrent à travers les feuilles, ils descendirent un peu rassurés.

Ils s'approchèrent du serpent : il était bien mort ! Ils prirent le diamant caché sous la boue et allèrent le nettoyer dans le lac.

Dès qu'ils entrèrent dans l'eau, une chose étrange se produisit ; le lac sembla se diviser en deux, tandis qu'une sorte de sentier apparaissait entre les deux nappes liquides. Grâce à la lumière du diamant, les deux amis virent que ce sentier conduisait à un palais sous les eaux.

C'était le Palais Royal du Monde Souterrain ; jadis le Serpent au Diamant en défendait seul

l'entrée, maintenant l'accès en était plus facile. Les deux amis s'engagèrent dans le sentier, entre les eaux, et arrivèrent au Palais. Il y avait partout des serpents, de grands serpents et de petits serpents, mais qui ne leur firent aucun mal, car le diamant avait un pouvoir magique et agissait comme un charme.

Alentour s'étendaient des jardins pleins de fleurs inconnues, aux couleurs étranges.

Les deux jeunes gens entrèrent dans le Palais et aperçurent étendue, sur un lit de fleurs, la Princesse du Monde Souterrain, la ravissante Manimala.

— Oh ! regarde ! Qui est-ce ? murmura le Prince émerveillé.

— C'est la Princesse Manimala, ta fiancée, dit le fils du ministre en souriant.

Le Prince souriait aussi ; il se taisait et regardait la Princesse endormie....

Le fils du ministre effleura le front de Manimala avec le diamant ; elle s'éveilla aussitôt et, surprise, regarda les deux amis. Puis elle leur demanda :

— Mais comment avez-vous pu arriver jusqu'ici avec le Roi des Serpents qui monte la garde devant mon Palais ?

— Nous avons tué le Serpent, et voilà son diamant, expliqua le fils du ministre, et le Prince

est venu pour t'enlever de ce Monde Souterrain, ajouta-t-il.

La Princesse regarda le Prince plus longuement, elle se tut, baissa la tête, et sourit.

Le Prince épousa Manimala et le bonheur régna dans le Monde Souterrain.

Le jeune homme décrivait à la Princesse toutes les belles choses du Monde Terrestre qu'elle ignorait encore ; il lui parlait des cocotiers aux fruits lourds, des manguiers aux mangues juteuses et des oiseaux multicolores qui nichaient dans leurs branches.

Manimala lui racontait l'histoire du Monde Souterrain, lui parlait des serpents, des pierres précieuses et de bien d'autres choses encore...

Enfin ils avaient tant à se dire et tant à apprendre l'un de l'autre, que le temps s'écoulait très vite.

Un jour le fils du ministre dit à son ami :

— Tu es très heureux ici avec Manimala, mais moi... je me sens parfois un peu seul et je voudrais bien savoir ce qui se passe à la maison ; laisse-moi partir, je reviendrai bientôt avec l'escorte qui convient pour une jeune mariée comme la Princesse ; je ramènerai des palanquins, des musiciens, des porteurs de torches.

Le Prince approuva son ami et l'accompagna jusqu'à la surface de la Terre ; puis il revint seul au Palais Souterrain, tenant le diamant à la main.

Il s'écoula encore quelques jours heureux, puis Manimala dit au Prince :

— Je voudrais tant aller sur la Terre pour voir des oiseaux et goûter des mangues !

Mais le Prince, qui aurait voulu cacher jalousement son bonheur, ne lui répondit pas.

Une après-midi qu'il était profondément endormi, la Princesse curieuse s'empara du diamant ; grâce à sa lueur elle sortit du Royaume Souterrain et gagna la surface de l'eau.

— Que c'est beau la Terre ! s'écria Manimala en abordant sur la berge du lac ; elle regardait les champs de riz verts comme une émeraude, le ciel bleu comme une aigue-marine, et les reflets des nuages roses, qui voguaient sur le lac comme des barques irréelles ; elle admirait l'escalier de marbre blanc qui descendait au lac, et les cygnes noirs, qui s'abritaient sous les branches d'arbres.

Elle était dans le ravissement ; elle voulut se plonger de nouveau dans le lac et nager derrière les reflets des nuages.

Et posant son diamant sur les marches de marbre elle rentra dans l'eau.

Or le Prince de ce royaume, qui rentrait de la

chasse, passa près du lac et vit Manimala, en train de se baigner. Il fut si frappé par la beauté surnaturelle de la jeune Princesse qu'il s'approcha du lac, fasciné..... Il s'approcha encore.... il arriva jusqu'au bord... Au bruit de ses pas la Princesse se retourna.

Un homme ! Un homme inconnu et si près d'elle !

Elle eut peur et, voulant se réfugier auprès de son mari dans le Palais Souterrain, elle sortit de l'eau, saisit son diamant et sauta dans le lac ; le Prince sauta derrière elle... mais elle plongea et disparut....

Le Prince, mortellement triste, sortit de l'eau et rentra lentement chez lui.

Cachée derrière un arbre, une femme avait assisté à toute la scène ; c'était une vieille mendiante qu'on appelait « la mère de Panechou ».

Panechou était un jeune gredin, parti depuis sept ans pour chercher aventure, et qui n'avait jamais donné signe de vie à sa mère.

La vieille était rusée, elle se promit de tirer profit de ce qu'elle venait de voir et n'en dit rien à personne.

La désolation régnait au Palais du Roi, car le Prince était rentré de la chasse malade et très abattu.

Les médecins avaient beau lui faire prendre toutes sortes de médicaments, rien ne pouvait le guérir.

Le Roi et la Reine étaient de plus en plus inquiets et leurs sujets aussi.

Enfin le Roi fit proclamer dans tout le royaume qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui guérirait le Prince et qu'il partagerait même le royaume avec lui.

Malgré ces offres, personne n'osa se présenter pour sauver le Prince, car on connaissait la gravité de son mal contre lequel nul remède n'avait encore agi.

Enfin quelqu'un se présenta tout de même : c'était la mère de Panechou. Elle seule pouvait guérir le Prince dont elle savait le secret.

Elle dit au Roi :

— Seigneur, je ne suis qu'une pauvre vieille mendiante, mais si tu me promets de donner ta fille en mariage à mon fils Panechou, j'irai chercher ce qu'il faut pour sauver ton fils.

Le Roi promit tout ce qu'elle voulut, et voici ce qu'elle fit : elle mit un rouet, un métier et une brassée de coton dans un petit bateau à voile et s'embarqua en chantant :

ma voile blanche, ma voile au vent,
chez Manimala si jolie,
ma voile blanche, ma voile au vent,
emmène-moi, je t'en supplie.

Et le bateau la conduisit de l'autre côté du lac juste au-dessus du Royaume de Manimala.

La vieille femme débarqua avec son rouet et se mit à filer, assise sur le rivage.

Manimala, qui n'avait pas eu le temps de voir tout ce qu'elle désirait voir lors de sa dernière apparition, revint sur Terre ce jour-là.

Elle aperçut la vieille femme en train de filer et lui demanda :

— D'où viens-tu, ma bonne mère, et que fais-tu là ? Veux-tu me tisser un vêtement ?

La vieille femme saisit cette occasion. Elle prit le lin qu'elle avait filé et se mit à tisser une pièce d'étoffe.

Dans le Monde Souterrain, princes et princesses n'ont jamais de vêtements et Manimala curieuse la regardait faire.

Puis la vieille femme réclama son salaire.

Manimala lui répondit :

— Je n'ai pas d'argent, je n'ai que ce diamant.

— Eh ! je m'en contenterai bien, s'écria la vieille, et en un tournemain elle saisit le diamant,

prit la Princesse dans ses bras et l'emporta jusqu'au bateau.

Puis elle chanta :

ma voile blanche, ma voile au vent,
chez le jeune Prince amoureux,
ma voile blanche, ma voile au vent,
emmène-nous toutes les deux.

Et la barque rapide les conduisit au Palais Royal.

La vieille femme confia Manimala à la garde du Roi et rentra chez elle avec le diamant, persuadée qu'elle avait enfin obtenu pour son fils Panechou la richesse et le bonheur.

Et pour tâcher de retrouver ce Panechou dont elle n'avait toujours pas de nouvelles, elle envoya des messagers dans toutes les directions.

L'arrivée de Manimala avait transformé le Prince. Il lui avait suffi de la revoir un instant pour être complètement guéri. Il voulait même l'épouser tout de suite.

Manimala regrettait amèrement sa curiosité ; elle se lamentait d'être séparée de son mari ; mais, sans le diamant, comment regagner le Monde Souterrain ?

Elle remettait sans cesse les projets de mariage du Prince, espérant être délivrée un jour.

— J'ai fait le vœu de ne pas me marier avant que l'année ne soit révolue, lui dit-elle une fois. Attends encore quelques mois et je ferai ce que tu voudras.

Le Prince céda aux instances de la Princesse et se promit de patienter. Il était heureux, même si celle-ci, distraite et triste, ne lui parlait pas, car il lui suffisait de voir tous les jours celle qu'il avait cru perdre à jamais.

Dans le Palais du Monde Souterrain, l'autre prince, le mari de Manimala, était seul et désespéré ; il s'attendait chaque matin à voir réapparaître celle qu'il aimait, mais son attente était vaine. Il espérait aussi le retour du fils du ministre, son ami fidèle ; mais il ne pouvait aller au-devant d'eux, car, sans le diamant, il risquait d'être dévoré par les serpents.

Un jour, le fils du ministre arriva au bord du lac comme il l'avait promis, avec une escorte de palanquins et de musiciens. Il se pencha sur l'eau et cria de toutes ses forces :

— O mon ami, me voici, viens me chercher.

Mais personne ne répondit.

Il attendit longtemps, très longtemps ; les jours succédaient aux jours et les nuits succédaient aux nuits ; mais son ami ne répondait pas à ses appels.

— Il est heureux avec Manimala, se dit le fils du ministre, et il m'a oublié ; peut-être même préfèrent-ils tous deux ne plus me revoir !

Et il se sentit très malheureux.

Au même moment, dans le Monde Souterrain, son ami abandonné pensait à lui et l'attendait, mais ne le voyant pas revenir il se disait :

— Il est heureux sur la Terre et il m'a oublié ; peut-être même n'a-t-il jamais eu l'intention de revenir, et Manimala m'a abandonné elle aussi !

Il se sentit très malheureux et des soupçons envahirent son âme torturée.

Ainsi, les apparences trompeuses séparaient les deux amis ; chacun en son cœur désirait l'autre et l'appelait, et cependant ils doutaient l'un de l'autre.

Enfin le fils du ministre, perdant tout espoir, renvoya les musiciens et les palanquins et alla se reposer dans le village voisin.

En voyant cet étranger, les villageois lui demandèrent s'il venait apporter des nouvelles de Panechou.

— Pourquoi ? s'informa-t-il.

— Parce que la mère de Panechou a envoyé des messagers dans toutes les directions afin de le ramener au plus vite : le Roi veut lui donner sa fille en mariage, expliquèrent-ils.

— Et pourquoi ce Panechou doit-il devenir le

gendre du Roi ? demanda le fils du ministre.

On lui raconta toute l'histoire.

— Et comment est fait ce Panechou ?

Quelqu'un lui fit un portrait détaillé qui parut l'intéresser.

Quand l'homme eut fini, le fils du ministre le remercia et s'en alla, songeur.

Le lendemain il quitta ses riches vêtements et ne mit qu'un pauvre pagne déchiré ; s'étant sali exprès les mains et les pieds, il imita les façons de Panechou qu'on lui avait minutieusement décrites, il les imita même si bien en arrivant devant la cabane de la vieille femme, que celle-ci s'écria toute joyeuse :

— Mon fils, où as-tu été pendant ces longues années ? entre, mon fils, entre donc !

ah ! j'ai pour toi de riches présents ;
une Princesse fille de roi,
une Princesse qui est pour toi.
ah ! et j'ai encore d'autres présents ;
la moitié du royaume du roi,
avec ce diamant, est à toi,
mon fils, voilà de riches présents.

Le fils du ministre dit à la vieille :

— Emmène-moi vite au Palais, et il saisit le diamant, qui lui permettrait de retrouver enfin son ami.

La vieille femme emmena le faux Panechou au Palais et insista pour que le mariage fût célébré sur l'heure.

Tout le monde fut très déçu en voyant ce Panechou déguenillé, qui allait épouser la fille du Roi.

Le Roi, dont le fils était guéri, voulut tenir sa promesse, et le mariage eut lieu tout de suite.

Dès que les invités se furent retirés et que les mariés furent seuls dans la chambre nuptiale, toute parsemée de fleurs, le fils du ministre révéla à la Princesse qui il était et il lui raconta son séjour au Palais Souterrain avec son ami et Manimala.

— Manimala, interrompit la Princesse. Mais Manimala est ici, et mon frère va l'épouser dès que l'année sera révolue.

Le jeune homme la supplia d'apporter dès le lendemain matin le diamant à Manimala et de lui répéter tout ce qu'il venait de lui dire, afin d'entraver les projets de son frère.

Il ne restait plus que trois jours pour compléter l'année d'attente que Manimala avait imposée au Prince.

Enfin le dernier jour arriva. Alors elle lui envoya ce message :

« Mes vœux sont terminés, mais avant la céré-

monie finale, je veux aller me baigner dans le lac ; la Princesse et son mari m'accompagneront et je ne veux pas d'autre escorte. »

Le Prince fit tendre un dais tissé d'or et poser un tapis soyeux entre le palais et le lac; puis il attendit fiévreusement le retour de sa bien-aimée.

Manimala, dans le sari rouge et or des mariées, quitta le Palais accompagnée de la Princesse et du fils du ministre.

Dès qu'ils arrivèrent au bord du lac, ils commencèrent leurs ablutions.

Et Manimala se mit à chanter :

— ô mon précieux diamant
égaré depuis longtemps,
conduis-moi là où m'attend
le Prince que j'aime tant.

Les eaux du lac se divisèrent en deux parties, le sentier apparut entre les nappes liquides et Manimala et ses amis purent descendre jusqu'au Palais Royal du Monde Souterrain.

Elle retrouva son mari, qui désespérait de jamais la revoir. Ils ne pouvaient croire à leur bonheur !

Le Prince fut ravi de revoir aussi son ami le fils du ministre.

Celui-ci trouvait le Monde Souterrain plein de charmes maintenant qu'il avait, lui aussi, sa Princesse.

Au bout de quelque temps ils revinrent dans leur royaume Terrestre ; le vieux Roi et son ministre furent très heureux de revoir leurs fils avec deux ravissantes Princesses. Personne ne se lassait de les entendre raconter leurs aventures et parler des merveilles du Monde Souterrain.

Mais il y avait dans un autre royaume un Roi et une Reine qui n'étaient pas heureux : c'étaient les parents du jeune Prince qui aimait en vain Manimala ; depuis le départ de celle-ci, il était devenu tout à fait insensé.

Il passait ses journées sur l'escalier de marbre blanc, en plein soleil, au bord du lac bleu, là où il avait vu Manimala pour la première fois et où il espérait toujours la voir réapparaître....

Mais il n'était pas malheureux ; car il y avait en lui une foi que rien ne pouvait ébranler, un espoir que personne ne pouvait lui enlever et des souvenirs que rien ne pouvait effacer.

Les Sept Fleurs de Champaka et la Fleur de Paroul

IL y avait une fois un Roi qui avait sept Reines. Les plus âgées étaient méchantes, orgueilleuses et elles méprisaient tout le monde ; la plus jeune, au contraire, était douce et modeste, et le Roi la préférait entre toutes.

Le Roi resta longtemps sans enfants ; il était inconsolable en pensant qu'il n'aurait pas de fils pour allumer son bûcher funéraire et qu'il n'y aurait pas de Prince-héritier pour lui succéder.

Les jours passaient ainsi et rien ne venait dissiper la tristesse du Roi. Enfin, on lui annonça que la plus jeune des Reines donnerait bientôt le jour à un enfant.

Le Roi fut très heureux ; il fit ouvrir tous ses coffres pleins de trésors et annonça dans tout le royaume que chacun pourrait venir y puiser à volonté.

Mais, tandis que le Roi et tous ses sujets se réjouissaient, les vieilles Reines se consumaient de rage et de jalousie.

Quand le Roi voulut faire venir une nourrice pour soigner la jeune Reine, les vieilles Reines s'indignèrent : « Point n'est besoin d'une autre femme, dirent-elles, nous ferons notre possible et notre jeune sœur sera bien soignée. »

Ayant confiance en elles, le Roi ne soupçonna point leurs méchantes intentions et les laissa faire.

Peu après, la Reine donna le jour à une jolie petite fille qui avait un teint comme de l'or bruni et des cheveux aussi noirs que l'ébène. Les vieilles Reines n'en informèrent point le Roi, elles se procurèrent une jarre en terre, y enfermèrent l'enfant et la cachèrent sous un gros tas de cendres, derrière le mur du palais.

Quand le Roi voulut voir son enfant, les six Reines lui montrèrent une poupée en bois, disant :

— O Roi, la jeune Reine a mis au monde cette vilaine poupée.

Le Roi sortit de la chambre sans rien dire. Et ainsi, chaque année, pendant sept ans, la Reine donna le jour à un joli petit garçon et les vieilles Reines enterrèrent les sept petits princes nouveau-nés sous le gros tas de cendres.

Chaque fois que la Reine demandait timidement

à voir l'enfant qu'elle avait mis au monde, les vieilles Reines lui répondaient :

— Ton enfant ? mais il n'y a pas d'enfant, tu n'as donné le jour qu'à ce vilain rat.

Et quand le Roi, espérant y trouver un fils, venait dans la chambre de l'accouchée, les vieilles Reines lui montraient un rat disant :

— O Roi, voilà ton fils !

A la fin, le Roi fut si courroucé qu'il chassa la petite Reine du palais, et l'obligea à travailler au loin, dans les champs.

C'était là tout ce que désiraient les vieilles Reines ; elles triomphèrent quand elles virent la jeune Reine bannie du palais.

Mais le Roi n'était pas heureux du tout ; sans la jeune Reine le palais lui paraissait vide et sombre.

Après le départ de la Reine il arriva des choses étranges : les manguiers ne donnèrent plus de fruits ; toutes les fleurs du jardin royal cessèrent subitement de fleurir et tous les oiseaux cessèrent brusquement de chanter.

Le Roi n'avait plus de mangues pour calmer sa soif, plus de fleurs à offrir aux divinités, et il se réveillait sans joie depuis que les oiseaux ne chantaient plus.

Un jour, un des jardiniers s'approcha de lui, heureux de lui apporter une bonne nouvelle.

— O Roi, lui dit-il, une chose merveilleuse vient d'arriver : derrière le mur du palais il y avait un gros tas de cendres. Sur ce tas de cendres deux arbres ont poussé : un *Champaka* (1) et un *Paroul* (2). Et sept fleurs viennent de s'épanouir sur le Champaka et une fleur vient de s'entr'ouvrir sur le Paroul. O Roi, viens voir ces huit jolies fleurs, tu oublieras un peu ta tristesse.

— Apporte-moi ces fleurs tout de suite, ordonna le Roi, pour que je puisse enfin déposer des offrandes au temple.

Le jardinier s'empressa de retourner vers les arbres, mais comme il s'apprêtait à cueillir les fleurs, il fut étonné d'entendre le bouton de Paroul s'écrier :

— ô Champakas, mes frères Champakas,
dormez-vous encore, répondez-moi ?

et les sept fleurs de Champaka répondirent :

— ô fleur de Paroul, ô petite sœur,
nous annonces-tu un nouveau malheur ?

---

(1) *Champaka,* arbre dont les fleurs sont jaunes et très parfumées.

(2) *Paroul,* fleur céleste, imaginaire, dont il est souvent question dans les contes de fées.

Paroul reprit :

— voici le vieux jardinier du Roi
qui vient cueillir des fleurs pour le Roi,
il veut les Champakas avec leur sœur,
faut-il lui laisser prendre les fleurs ?

Les sept frères s'écrièrent :

— non, non, nous voulons grandir
et ne point nous laisser cueillir,
mais si le Roi vient ici par bonheur
il pourra peut-être prendre les fleurs.

Le jardinier fut très étonné d'entendre des fleurs parler ; il ouvrit de grands yeux, une grande bouche et il laissa tomber son panier vide ; puis il courut répéter au Roi tout ce qu'il avait entendu.

Le Roi, suivi de tous ses courtisans, alla aussitôt voir les arbres ; mais, comme il s'apprêtait à cueillir les fleurs, une petite voix s'éleva du Paroul :

— ô Champakas, mes frères Champakas,
êtes-vous réveillés, répondez-moi ?

et les frères de répondre :

— ô fleur de Paroul, ô petite sœur,
que pouvons-nous faire pour ton bonheur ?

Paroul expliqua :

— le Roi lui-même est venu, sur l'heure,
faut-il lui laisser cueillir les fleurs ?

Les Champakas protestèrent :

— non, non, non, nous voulons grandir
et ne point nous laisser cueillir,
si la vieille Reine vient ici, par malheur,
elle pourra peut-être prendre les fleurs.

On fit venir la plus vieille des Reines ; on fit venir, l'une après l'autre, les cinq autres Reines ; mais les fleurs ne se laissaient pas cueillir ; leurs branches grandissaient, s'allongeaient et s'élevaient de plus en plus haut ; bientôt elles atteignirent le ciel, et eurent l'air de huit grandes étoiles qui brillaient dans la nuit.

Alors on les entendit chanter, de là-haut :

— la plus jeune Reine avait huit enfants,
la jeune Reine courbée dans les champs ;
si elle revenait ici par bonheur,
elle seule pourrait emporter les fleurs.

On se mit aussitôt à la recherche de la jeune Reine. Le Roi, très désireux d'avoir les seules fleurs de son royaume, envoya des messagers dans toutes les directions ; il envoya même ses soldats.

On trouva enfin la jeune Reine dans les champs et on la ramena jusqu'au palais.

On reconnaissait à peine celle qui avait été jadis la Favorite ; elle avait l'air misérable, ses mains et ses pieds étaient couverts de boue et ses vêtements étaient déchirés.

Dès qu'elle leva les bras pour essayer d'atteindre les fleurs, celles-ci, pareilles à des oiseaux, se détachèrent des branches, s'envolèrent et descendirent du ciel, entourant le front de la jeune femme d'un miraculeux diadème parfumé ; puis, de leur calice, on vit sortir sept beaux petits princes et une jolie petite princesse.

Ils entourèrent la jeune Reine d'une ronde joyeuse, et, tout en dansant, ils chantaient :

— mère, ô mère, nous sommes tes enfants,
tu n'iras plus travailler dans les champs.

Tous les courtisans étaient muets d'étonnement ; le Roi ne pouvait retenir ses larmes ; les vieilles Reines tremblaient de peur.

Le Roi s'empressa de les bannir à jamais de son Royaume.

En grande pompe il ramena sa jeune Reine au palais, et l'on entendit de nouveau le son triomphal des trompettes ; mais on entendait aussi, et cela pour la première fois au palais, de joyeuses voix d'enfants !

Les oiseaux se remirent à chanter et les fleurs à s'épanouir, et il y eut, cette année-là, dans tout le royaume, une récolte de mangues comme on n'en avait jamais vu.

Le Renard maître d'École et le Père Crocodile

IL y avait une fois un rusé Renard qui ouvrit une école pour tous les jeunes animaux de la jungle. Quel vacarme quand les élèves répétaient leurs leçons, tous en chœur !

Les branches d'arbres étaient couvertes de petits oiseaux qui gazouillaient; au pied des arbres, les léopards, les panthères et les tigres chantaient à l'unisson, de leur voix la plus grave ; les tout petits éléphants ne travaillaient guère ; ils taquinaient leurs voisins avec leur trompe ; les chacals timides se tenaient à une distance respectueuse ; quant aux singes... faisant l'école buissonnière, ils se poursuivaient d'un arbre à l'autre, et se balançaient aux branches et, afin de distraire les autres écoliers, ils leurs lançaient des noix de coco. des mangues et des pommes canelle.

Un gros Crocodile, qui passait par là, fut attiré un jour par ce concert de voix diverses ; il s'approcha :

— Tiens, tiens, se dit-il, tous les petits enfants de la jungle sont en train de s'instruire, tandis que mes enfants restent dans l'ignorance ; cela ne peut pas durer.

Il amena donc ses sept petits enfants Crocodiles au Renard, le priant de les admettre dans son école.

Les petits Crocodiles se joignirent aux autres et commencèrent tout de suite leurs études.

Le rusé Renard dit au père Crocodile :

— Écoute-moi bien, Seigneur Crocodile : en sept jours je me fais fort d'instruire complètement tes sept petits enfants. Au revoir, donc, et surtout ne reviens pas me voir avant sept jours.

Père Crocodile partit enchanté, et rentra chez lui tout joyeux.

Le Renard entraîna ses nouveaux écoliers chez lui et en dévora un sur-le-champ. Et il continua ainsi pendant six jours, dévorant chaque jour un autre petit frère Crocodile.

Pendant ce temps-là, auprès de la rivière, Père Crocodile disait à Mère Crocodile :

— Demain tous nos petits enfants auront achevé leur instruction. Prépare un bon repas pour leur retour, car ce sera un jour de fête. En attendant, j'ai bien envie de les revoir aujourd'hui, ne fût-ce qu'un instant.

Et Père Crocodile se dirigea vers la forêt et appela le rusé Renard :

— Salut, salut, maître Renard ! Que deviennent mes petits enfants, sont-ils sages, qu'ont-ils appris pendant tout ce temps ?

Le Renard, qui venait de dévorer le sixième petit Crocodile, souhaita aimablement la bienvenue au Père Crocodile et le pria d'entrer dans sa maison.

— Repose-toi, Seigneur Crocodile, je vais faire venir tes enfants. » Et il appela :

où êtes-vous ?
petits Crocodiles,
sages et dociles ;
Entendez-vous ?
tous les sept en file,
petits Crocodiles,
arrivez tous.

— Ils n'entendent pas, dit le rusé Renard, je vais aller les chercher moi-même.

Il entra alors dans la tanière où se trouvait le dernier petit Crocodile qu'il n'avait pas encore

dévoré, et prenant celui-ci dans ses bras, il le souleva et le montra de loin à son père.

Puis il fit semblant de le poser et d'en prendre un autre et il le montra ainsi sept fois de suite au Père Crocodile.

Celui-ci, persuadé qu'il avait vu de loin ses sept petits enfants bien-aimés, se sentit très heureux.

Le Renard revint :

— Seigneur Crocodile, dit-il, je les ai fait beaucoup travailler, patiente encore un jour et ils te reviendront tous les sept aussi savants qu'il est possible de l'être.

Père Crocodile était de plus en plus heureux ! Il remercia le Maître d'école et rentra chez lui.

Le lendemain le Renard dévora le dernier petit Crocodile, puis il abandonna son école et disparut.

Tous les écoliers, qui avaient grand peur de lui, furent enchantés, ils gambadèrent et s'amusèrent jusqu'au soir.

Le Crocodile vint à l'heure dite pour ramener ses petits ; mais... qu'était-il arrivé ?

L'emplacement était vide, il n'y avait plus d'école, plus de Renard, et ses sept petits enfants avaient disparu.

Il devina tout ce qui avait dû se passer et s'écria, furieux :

— Que je le rencontre seulement, ce rusé Renard ! qu'il essaye de traverser la rivière, ce maudit Maître d'école, et il verra si je ne suis pas aussi fort que lui !

Il rentra chez lui aussi malheureux qu'il avait été heureux en partant.

En le voyant revenir seul, Mère Crocodile se mit à pleurer.

Pendant des jours et des jours, Père Crocodile attendit dans la rivière, montant attentivement la garde, persuadé que le Renard finirait bien par venir.

Un jour, en effet, l'ancien Maître d'école se montra sur la berge ; il avançait prudemment, n'osant pas s'aventurer plus loin.

Cependant il avait faim et il apercevait de petits crabes gris qui jouaient sur le sable doré, sous l'eau claire.

Ils étaient si tentants qu'il oublia le Crocodile et sauta dans l'eau.

Aussitôt... Père Crocodile se précipita vers le Renard et enfonça ses dents aiguës dans une de ses pattes.

Chacun d'eux se mit alors à tirer de son côté, essayant d'entraîner l'autre ; ils arrivèrent ainsi,

tout en se débattant, près d'une touffe de roseaux.

Le rusé Renard eut alors une idée : il arracha une branche de roseau et l'agitant sous l'eau, se mit à chanter, en riant :

messire Crocodile
se croit fort habile ;
voulant mordre ma patte
il saisit un roseau ;
et ensuite il se flatte
de voir très clair sous l'eau ;
messire Crocodile
est un imbécile.

Croyant s'être vraiment trompé, le Crocodile fut très mortifié. Il lâcha la patte du Renard et mordit le roseau de toutes ses forces.

Maître Renard sauta hors de l'eau, se secoua sur la berge, tira la langue au Crocodile et se sauva à toutes jambes, en éclatant de rire.

Pour la seconde fois, le Crocodile avait été berné par le Renard ; il ne pouvait s'en consoler ; mais espérant toujours le voir revenir affamé, il recommença à l'attendre.

Il passa de longues journées sans apercevoir son ennemi, ni même le bout de sa queue rousse et touffue.

Enfin il eut l'idée de faire le mort sur la berge de sable : il se coucha sur le dos, les quatre pattes en l'air.

Le Renard qui errait par là l'aperçut de loin ; il le crut mort et accourut en gambadant et en chantant :

Seigneur Crocodile est mort,
vraiment, je m'en réjouis fort !
avant qu'il ne soit trop tard,
appelons Madame Renard,
et nous ferons un festin
du corps de ce vieux coquin !

Mais comme il était très rusé, l'ancien Maître d'école voulut être sûr qu'il ne serait pas victime d'une mystification.

Il se rapprocha du Crocodile, l'eau à la bouche, mais l'esprit plein de soupçons, et dit à haute voix d'un ton pensif :

— C'était un si brave homme que ce Crocodile ; quel malheur qu'il soit mort si jeune ! Mais peut-être qu'il n'est pas tout à fait mort, et qu'il y a encore de l'espoir ! Voyons, quels sont les signes évidents de la mort ? Ah, j'ai entendu dire que les oreilles doivent bouger et la queue remuer ; oui, oui, je m'en souviens maintenant, ce sont là les signes de la mort.

Puis il s'écria très fort :

mais ce Crocodile
est bien immobile ;
il n'est donc pas mort,
je suis sûr qu'il dort.

Et le pauvre Crocodile se laissa duper une troisième fois ; il voulut montrer que ses oreilles bougeaient ; mais, n'ayant pas de longues oreilles d'âne, faciles à remuer, il secoua la tête avec énergie et donna de grands coups de queue sur le sable...

Maître Renard fut enchanté d'avoir découvert à temps que son ennemi n'était pas mort et d'avoir ainsi échappé à sa vengeance.

Il se sauva en quête de nourriture, car la faim le tenaillait.

Il passa devant un champ d'aubergines ; les beaux fruits noirs et gonflés le tentaient, il s'arrêta. Mais tandis qu'il se régalait, une épine s'enfonça dans sa narine lui faisant très mal.

Il essaya de l'enlever avec ses griffes, mais il ne fit qu'envenimer sa blessure et empirer sa douleur.

Il se sauva de nouveau, espérant rencontrer un barbier qui pourrait l'opérer.

Il y en avait un dans le village voisin ; en arrivant devant sa porte Maître Renard s'écria :

barbier, mon frère barbier,
viens avec tes instruments ;

j'ai une épine dans le nez
et je souffre énormément.

Le Barbier accourut ; il regarda le Renard dont la blessure saignait abondamment.

— Pauvre Renard, dit-il, qu'est-ce qui t'a mis dans cet état-là ?

Le Renard répondit en pleurant :

une vilaine épine
sur les aubergines
a fait ce malheur ;
tu es mon sauveur,
j'ai confiance en toi !
barbier, guéris-moi !

Ce barbier était un brave homme : il apporta tous ses instruments aiguisés et fit de son mieux pour extraire l'épine.

Mais tout en opérant le Renard, il lui fit accidentellement une légère égratignure.

Le Renard était furieux, il dit à l'homme d'un ton menaçant :

— Misérable Barbier, si tu ne raccommodes pas mon nez tout de suite, je vais te déchirer en morceaux.

L'homme eut très peur ; il dit :

— Pardonne-moi, Seigneur Renard, je ne l'ai fait exprès ; je ne voulais pas te faire de mal, au

contraire, j'essayais de te guérir ; pardonne-moi cette fois-ci, je t'en supplie...

Le Renard répondit :

— Très bien, je te pardonne, à condition que tu me donnes ce couteau bien aiguisé.

Le Barbier fut trop heureux de s'en tirer à si bon compte et de voir disparaître le Renard.

Celui-ci, en continuant sa course, passa devant un potier accroupi près de sa roue.

— Salut, Maître Renard, lui cria l'homme ; qu'est-ce qui brille ainsi entre tes dents ?

Le Renard s'arrêta.

— C'est un couteau de barbier, répondit-il.

— Tiens, montre-le-moi donc, dit le potier, qui avait envie d'en avoir un depuis longtemps.

Il examina le couteau, le tourna et le retourna entre ses doigts et finalement le cassa, sans le faire exprès.

Le Renard était furieux ; il lança à l'homme un regard féroce et lui cria :

— Misérable potier, raccommode mon couteau tout de suite, sinon je vais te déchirer en morceaux.

— Seigneur Renard, aie pitié de moi, répondit le potier ; je ne sais pas raccommoder les couteaux et le forgeron habite très loin d'ici, il faudrait bien deux jours pour y aller et en revenir.

— Je veux bien te pardonner, dit le Renard, mais fais-moi un cadeau.

— Hélas ! je n'ai que mes pots, dit le pauvre homme.

— Eh bien, donne-m'en un.

— Prends celui qui te plaira, dit l'homme, en poussant un soupir de soulagement.

Le Renard choisit le plus joli, et s'en alla.

Chemin faisant il rencontra un grand cortège : c'était un marié et une mariée, dans des palanquins, suivis de toute leur escorte et précédés de feux de Bengale.

Une des fusées, en retombant sur le pot du renard, le brisa en mille morceaux.

L'animal était furieux ; il s'approcha du marié et le menaça de le dévorer, lui et sa femme, s'il ne raccommodait pas son pot tout de suite.

Le jeune homme ne savait que faire ; le Renard lui proposa de prendre la petite mariée en échange de son vase brisé et il y consentit.

Le Renard emmena la mariée tremblante ; il s'arrêta devant la maison d'un musicien et s'écria :

— Frère musicien, prépare vite un concert pour fêter mon mariage ; voilà ma fiancée, je l'épouserai dès que j'aurai trouvé un prêtre.

Et il partit à la recherche d'un prêtre.

La mariée s'assit sur le bord d'une vérandah sans

balustrade. Elle était si lasse après les fatigues et les émotions de la journée qu'elle s'endormit, et, tombant de la vérandah, elle se tua.

La femme du musicien, très ennuyée, enterra vivement le corps sous un tas de cendres.

Quand Maître Renard revint, accompagné d'un prêtre, il ne trouva plus sa fiancée.

Il fit venir la femme du musicien.

— Où est la jeune fille? demanda-t-il.

— Elle était ici tout à l'heure, mais je ne la vois plus, dit la femme ; je ne sais où elle a disparu.

Le Renard était furieux.

— Misérable femme, ramène-moi ma fiancée tout de suite, ou je vais te déchirer en morceaux, à moins que tu ne me donnes le tambour de ton mari.

La femme du musicien courut chercher le tambour et le tendit au renard.

Celui-ci était enchanté ; il grimpa sur un grand palmier, tout au bord de la rivière, et il se mit à chanter à tue-tête :

pour un museau égratigné
j'ai eu un couteau aiguisé ;
et pour ce couteau cassé
j'ai eu un pot du potier ;
pour ce pot qui fut brisé
j'ai eu une jolie mariée ;

pour la mariée trépassée,
ce tambour me fut donné.
Tout me réussit toujours :
Ah ! Ah ! Ah ! le beau tambour !

Et le renard se mit à sauter, à gambader, à danser, tout en chantant de plus en plus fort :

Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
le beau tambour que voilà !
Ah ! Ah ! Ah ! quel gros tambour,
je vais en jouer nuit et jour.

Et tout en dansant, il glissa et tomba dans l'eau, et le courant, qui était très rapide, l'emporta...

Où cela ?

Précisément à l'endroit de la rivière où l'attendait toujours Père Crocodile.

Ainsi mourut ce rusé Maître d'école.

La Méchante Sorcière et le Petit Berger

A l'époque où les champs étalent généreusement leurs nouvelles récoltes, où les arbres chargés de fruits se penchent pour offrir leurs trésors, et où la verdure touffue et fraîche caresse doucement les yeux de tous les humains, ceux-ci célèbrent une grande fête.

Ce jour-là les ménagères font des gâteaux de toutes sortes : des grands, des petits, des plats, des ronds, d'autres qui s'étirent et d'autres enfin qui s'entrelacent.

Et il est permis d'en manger à discrétion, afin de découvrir lequel d'entre eux tous est le meilleur.

Mais on n'arrive jamais à le savoir !

Et les enfants sont heureux ce jour-là !

Il y avait une fois un petit berger orphelin ; il était si pauvre, que même, en ce jour béni, il n'avait pas le moindre petit gâteau.

En voyant tous les petits garçons et toutes les petites filles de son âge jouir de leurs gâteaux, il se sentit si révolté et l'âme si pleine de sentiments amers, qu'il courut chez sa grand'mère.

— Grand'mère, si tu ne me fais pas quelques gâteaux, je me sauverai, je quitterai la maison, je ne reviendrai plus jamais.

Pauvre grand'mère ! Que pouvait-elle faire ?

Elle alla mendier chez ses voisins, et rapporta un peu de farine, un peu de sucre, un peu d'huile.

Avec ces maigres provisions, elle fit trois gâteaux pour son petit-fils.

Malheureusement, un des gâteaux fut trop cuit.

La grand'mère était navrée.

— Quel dommage ! dit la pauvre vieille à l'enfant, qu'un de mes gâteaux soit brûlé; mais tu peux avoir les deux autres. Es-tu tout de même content, dis, mon petit ?

Le petit berger fut ému en voyant sa grand'mère si désolée.

— Non, je ne les prendrai pas tous les deux, dit-il ; tu en auras un ; j'aurai l'autre et nous enterrerons le troisième devant la maison.

La grand'mère fut consolée ; elle prit son gâteau

en souriant, tandis que l'enfant mangeait le sien en lui affirmant qu'il était exquis.

Ce n'était pas tout à fait vrai.

Le troisième gâteau fut enfoui sous la terre, devant la cabane de la grand'mère.

Le lendemain matin le petit berger vit, à sa grande surprise, qu'un bel arbre avait poussé à cet endroit-là,

Cet arbre n'avait ni feuilles, ni fruits ; mais des gâteaux de toutes sortes, des gâteaux délicieux pendaient en abondance de ses branches.

Le petit berger était heureux ! lui aussi, maintenant, il pourrait manger autant de gâteaux qu'il lui plairait .

Il grimpa prestement dans l'arbre, s'installa confortablement sur une branche. cueillit un gâteau et le savoura lentement.

Une sorcière vint à passer par là, une vieille sorcière très méchante.

Elle avait invité des amis à souper pour ce soir-là, et elle cherchait de la chair fraîche, dont les sorciers sont très friands.

Dès qu'elle aperçut le gentil petit berger sur son arbre, elle pensa :

— C'est ce petit garçon-là qu'il me faut, sa chair doit être tendre, délicieuse.

Elle s'approcha de l'arbre et prit l'air d'une pauvre vieille femme sans malice, digne d'exciter la pitié.

S'adressant au petit berger elle lui dit :

— Petit garçon, aie pitié de moi et donne-moi un gâteau. Tout le monde mange des gâteaux aujourd'hui, mais je n'ai même pas un païça (1) pour m'en acheter : je t'en prie, jette-moi un gâteau !

Le petit garçon eut pitié d'elle, il cueillit deux gâteaux et les jeta dans le sac que la vieille tendait vers lui ; mais, au lieu de recueillir les gâteaux, la sorcière ferma vivement le sac, et les gâteaux tombèrent dans la poussière.

— Hélas ! hélas ! s'écria la vieille, feignant la désolation, que mon sort est cruel. Tu as été bon pour moi, mais je n'ai pas pu attrapper les gâteaux.

Le petit garçon en jeta deux autres.

Mais la vieille s'arrangea pour les faire glisser à terre.

— Je suis une pauvre femme bien près de la

---

(1) *Païça*, centime.

mort, et je suis presque aveugle. Tu as déjà été si bon pour moi, sois-le encore un peu plus. Descends m'apporter les gâteaux toi-même, sans cela ils tomberont encore dans la poussière, dit la sorcière, avec une feinte douceur.

Le petit berger, ému par ce discours, ne soupçonna pas ses méchantes intentions ; il descendit de son arbre avec plusieurs gâteaux.

Dès qu'il fut près d'elle, la méchante sorcière l'agrippa de ses doigts crochus, l'enferma dans son sac et se mit à chanter :

enfin, non sans peine
de la chair humaine !
quel festin cette nuit !
sauvons-nous sans bruit !

Elle avait l'eau à la bouche à la pensée de cette chair fraîche, à portée de sa main.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle, elle appela sa belle-fille et lui dit :

— Ma fille, c'est jour de fête ; je t'apporte un petit berger. Nous aurons enfin de la chair humaine. Il y a longtemps que nous n'en avions pas goûté.

et fais bien attention,
tue-le comme il convient,
ajoute des oignons
et qu'il soit cuit à point !

Moi, je cours inviter tous nos amis à partager ce régal.

Elle confia son sac à sa belle-fille et s'en alla.

La jeune sorcière, restée seule, ne savait que faire : si elle ouvrait le sac, le petit berger s'évaderait certainement ; si elle ne l'ouvrait pas, le souper ne serait pas prêt à temps.

Pendant qu'elle réfléchissait, tout en préparant les légumes, le petit berger se demandait comment il ferait pour se sauver, et il se dépêchait de couper avec ses dents la corde qui fermait le sac.

Le sac s'entr'ouvrit ; il l'ouvrit tout à fait et — d'un bond fut près de la jeune sorcière. Celle-ci était en train de couper des aubergines avec un grand couteau. D'une main il saisit les longs cheveux de la jeune sorcière, de l'autre il s'empara du couteau et lui coupa la tête.

La jeune sorcière n'eut même pas le temps de se défendre et elle mourut sans pousser un cri.

Le petit berger prépara la chair de la jeune sorcière ; il avait entendu les recommandations de la vieille et, tâchant de ne rien oublier, il la fit cuire à point !

Quand il eut fini de cuisiner, il s'habilla comme

la jeune sorcière, prit tous ses bijoux et ramena le voile sur son visage.

Bientôt la vieille sorcière arriva, suivie de tous ses invités, et le petit berger essaya d'imiter la belle-fille aussi bien que possible.

Mais les sorciers et les sorcières étaient trop occupés à manger pour faire attention à lui ! Il apportait les plats, servait la viande, et passait inaperçu.

Les invités le complimentèrent ; les mets étaient cuits à point et très bien assaisonnés.

Ils croyaient tous manger de la chair humaine et ne se doutaient pas qu'ils étaient en train de dévorer la belle-fille de leur hôtesse.

Quand le repas fut presque fini, la fausse belle-fille s'approcha respectueusement de sa belle-mère et lui murmura à l'oreille :

— Je voudrais bien me changer et prendre un bain ; je vais descendre à la rivière, mais je reviendrai bientôt.

— Tu peux t'en aller, dit la sorcière, mais nous voulons te remercier d'abord pour tous les bons plats que tu as si bien préparés.

Dès que le petit berger fut près de la rivière, il se débarrassa des vêtements de la jeune sorcière ; et

libre et nu, sauta dans la rivière, qu'il traversa à la nage.

Après avoir attendu longtemps, la vieille sorcière, inquiète de ne pas voir sa belle-fille, courut à la rivière ; elle aperçut alors de loin le petit berger, qui, sur l'autre rive, sautait de joie en chantant :

maintenant que je suis nu,
mégère, m'as-tu reconnu ?
je ne suis pas ta belle-fille
si docile, si gentille !
En rôti je l'ai changée,
sorcière, et tu l'as mangée !

Et le petit garçon s'enfuit en courant pour rentrer chez sa grand'mère.

La vieille sorcière, seule sur la rive, était folle de rage, et elle entendait encore la voix lointaine du petit berger qui répétait :

en rôti je l'ai changée,
sorcière, et tu l'as mangée !

Hiver et Printemps, histoire de deux Frères

UN Roi avait deux Reines ; il adorait l'une, mais délaissait l'autre.

La favorite vivait des jours heureux, mais l'autre Reine, abandonnée et solitaire, était très malheureuse : le Roi ne venait même plus la voir.

Cependant la Reine favorite, qui n'avait pas d'enfant, jalousait l'autre qui avait deux fils. L'un s'appelait Site, Hiver, et l'autre Basanta, Printemps. Ils étaient l'unique joie, la seule consolation de leur mère.

Hiver et Printemps avaient beau être princes, leur vie était triste à cause de la vilenie de leur belle-mère.

Un jour, tandis que les deux Reines allaient se baigner, la favorite dit à la délaissée :

— Viens, je veux laver tes cheveux, les oindre d'huile parfumée et les natter.

La délaissée, surprise et ravie de cette amabilité inattendue, s'approcha d'elle. La favorite lui versa alors sur la tête quelques gouttes d'une liqueur magique que lui avait donnée une méchante vieille sorcière et... qu'arriva-t-il ?

Il arriva que la Reine délaissée fut immédiatement changée en perroquet :

en petit perroquet vert
qui s'envola dans les airs.

La favorite, enchantée, rentra au palais et raconta au Roi que l'autre Reine s'était noyée en prenant un bain.

Naturellement, le Roi amoureux crut tout ce qu'elle racontait.

La vie des deux petits Princes, Hiver et Printemps, fut encore plus triste depuis qu'ils n'avaient plus de mère. On ne leur donnait pas assez à manger et ils n'avaient rien pour se vêtir.

La Reine délaissée, changée en perroquet, vola longtemps, et arriva enfin dans un autre royaume ;

pour se reposer, elle se percha sur un petit pavillon de marbre blanc, au bord d'un lac bleu.

La Princesse de ce royaume se promenait à ce moment-là sur la terrasse du pavillon ; elle aperçut le perroquet, couleur d'émeraude, et voulut immédiatement l'avoir. Elle dit à son père :

— Oh ! tâche de faire attraper cet oiseau si joli, je voudrais l'apprivoiser.

Ainsi fut capturée la Reine métamorphosée.

L'oiseau fut enfermé dans une cage dorée :

le petit perroquet vert
ne vola plus dans les airs...

Le temps passa et des changements survinrent dans l'autre royaume : la Reine favorite avait enfin donné le jour à trois petits enfants ; ils étaient malingres, chétifs et bêtes. A côté d'eux, Hiver et Printemps étaient beaux et intelligents comme de jeunes dieux.

La Reine était si jalouse d'eux qu'elle n'eut plus un instant de bonheur ; depuis la naissance de ses enfants, elle se consumait de rage. Tous les jours elle maudissait les malheureux Princes, et à l'heure des repas elle leur jetait des morceaux brûlés ou gâtés et donnait à ses enfants des mets choisis, servis sur des plateaux d'or.

Elle faisait de son mieux pour faire le plus de mal possible aux deux pauvres petits, mais elle ne réussissait pas, à son gré, à les atteindre assez profondément.

Tous ses projets échouaient ; malgré ses mauvais traitements, Hiver et Printemps devenaient chaque jour plus beaux et plus forts ; elle n'en dormait plus, et passait des nuits entières à chercher ce qui pourrait leur nuire.

Enfin, elle eut une idée ; un jour, comme les deux Princes revenaient de l'école, elle les injuria violemment. Ils se tenaient debout devant elle, écoutant ses paroles méchantes avec douceur et soumission.

Alors la Reine enleva ses bijoux et ses ornements ; elle les jeta au loin, s'arracha les cheveux, et, se roulant par terre, se mit à pousser des hurlements.

Le Roi accourut aussitôt pour voir ce qui arrivait.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il tendrement, en s'approchant d'elle.

— Ces deux enfants m'ont insultée, répondit-elle ; ils m'ont dit des paroles grossières, m'ont couverte de malédiction ; je ne me relèverai pas avant d'avoir été vengée, et d'avoir vu leur sang.

Le Roi était complètement sous sa tutelle ;

il fit venir le bourreau et lui ordonna de tuer les enfants et d'apporter leur sang à la Reine.

Le bourreau emmena les deux enfants dans une forêt épaisse ; il les déshabilla et leur donna des écorces d'arbre en guise de vêtements.

Le plus jeune des enfants s'accrochait à son frère, et lui disait en pleurant : « J'ai peur, mon frère qu'allons-nous devenir ? »

L'aîné se taisait ; il se mit à réfléchir, puis répondit :

— N'aie pas peur, nous irons retrouver notre mère.

Le bourreau était très ému, il jeta son sabre au loin, dénoua les cordes qui liaient les enfants et dit :

— O Princes, le Roi lui-même m'a ordonné de vous emmener, hélas ! que pouvais-je faire ? Je vous ai vu naître et grandir ; j'ai souvent joué avec vous ; je vous aimais, je vous plaignais ; et maintenant il faut que j'enfonce cette épée si froide et si dure dans vos petits corps si chauds et si doux. Non, je ne peux pas... je ne pourrai jamais le faire ; qu'importe ce qui m'arrivera ! Mettez ces tuniques d'écorce et traversez la forêt par ce sentier ; personne ne reconnaîtra en vous les deux Princes.

Après leur avoir indiqué le chemin, il les quitta ;

puis il tua deux renards et apporta le sang à la Reine.

La cruelle femme ! La vue du sang la rendit heureuse.

Pendant ce temps, Hiver et Printemps marchaient à travers la forêt ; elle était immense et le chemin leur semblait interminable.

Enfin, exténués, les deux frères s'assirent sous un arbre et Printemps murmura faiblement :

— Mon frère, j'ai si soif, y a-t-il de l'eau ?

— Je n'ai vu d'eau nulle part, répondit Hiver, et cependant nous avons parcouru une grande distance. Attends-moi ici, je vais tâcher de trouver de l'eau.

Et Printemps attendit seul, patiemment.

Hiver marcha longtemps ; il arriva enfin au bord d'un lac. Au moment de boire il s'aperçut qu'il n'avait rien pour rapporter de l'eau à son frère et cela l'attrista ; mais il eut une idée ; il enleva sa tunique d'écorce, et s'en servant comme d'une coupe, il entra dans le lac.

Or ce lac était dans un royaume dont le Roi était mort sans laisser de fils. Faute d'héritier. le trône restait vacant.

Les hommes de ce pays mirent donc ce trône vide sur le dos d'un éléphant blanc et lâchèrent celui-ci en liberté afin qu'il allât à la recherche de l'homme destiné à devenir leur Roi.

Telle était la loi de ce pays : le choix du prochain Roi était laissé à l'éléphant blanc.

Celui-ci parcourut tout le royaume sans trouver personne digne de son choix.

Pour rentrer dans la capitale, il traversa la forêt, et aperçut Hiver qui sortait du lac.

Le soleil couchant éclairait le corps nu de l'enfant et l'éléphant vit tout de suite qu'il était de naissance royale.

Il entoura Hiver de sa longue trompe, le souleva et le déposa doucement sur son dos.

Hiver se mit à crier :

bel éléphant blanc,
est-ce que tu m'entends ?
mon frère Printemps
est seul, il m'attend ;
est-ce que tu m'entends,
cher éléphant blanc ?

Mais Hiver se lamentait en vain : l'éléphant ne l'écoutait pas ; il galopait à toute vitesse à travers

la jungle ; sur son passage il brisait les arbres, arrachait les lianes, écrasait les plantes ; enfin, triomphant, il ramena Hiver dans la capitale.

En le voyant, les hommes s'inclinèrent devant lui, et lui rendirent hommage ; les femmes lui jetèrent des jasmins et des pétales de roses et il fut sacré Roi.

Et pendant ce temps, assis sous un arbre, Printemps attendait toujours son frère qui devait lui rapporter de l'eau....

Enfin il se leva, le chercha dans tous les sens, et parcourut la forêt en chantant :

où es-tu mon frère,
je t'attends, Hiver,
où es-tu, mon frère ?

Mais personne ne répondait à ses appels.

Le soleil disparaissait peu à peu, les derniers rayons qui jetaient comme une lueur d'espoir autour de Printemps s'éteignaient l'un après l'autre ; la forêt s'assombrit ; bientôt la nuit tomba et la forêt toute noire sembla terrible et menaçante.

Exténué de fatigue, de soif et de chagrin, Printemps se laissa tomber sous un arbre et s'endormit en sanglotant.

Or, il y avait dans cette forêt un petit ermitage où vivait un ascète ; à l'aube, quand le saint homme se leva pour aller chercher de l'eau, il aperçut Printemps endormi sous un arbre ; il s'assit près de lui, le prit sur ses genoux et regarda longuement son charmant visage humide de larmes, pareil à une fleur couverte de rosée ; puis il emporta l'enfant dans ses bras et le déposa dans sa hutte de branchages.

Ainsi furent séparés les deux frères.

Printemps régnait sur un immense royaume, allait à la chasse et vivait dans un palais, entouré de nombreux courtisans et de serviteurs.

Hiver vivait seul dans une forêt touffue, pleine d'oiseaux et d'insectes ; il allait puiser de l'eau et ramasser du bois pour le vieil ermite, ne se nourrissait que de fruits et de miel et dormait dans une simple hutte.

Trois jours après la mort simulée de Printemps et d'Hiver, le royaume de leur père fut conquis par un Prince puissant et belliqueux.

Le Roi vaincu courut se réfugier dans la forêt. Dans la solitude, il se rendit compte de tout le mal qu'il avait fait par amour pour la favorite, et, pris

de remords, il se jura de ne plus revoir le visage trompeur de sa Reine.

Abandonné par lui, celle-ci se mit à errer çà et là, réduite à mendier de porte en porte.

Ainsi fut punie cette cruelle et malheureuse femme.

Un jour qu'elle était allée se baigner dans la mer avec ses enfants, une vague, haute comme une tour de sept étages, surgit du fond de l'eau et emporta ses enfants malingres qui disparurent à jamais.

La Reine poussa des cris déchirants, mais elle était seule sur la plage et personne ne l'entendit.

Elle devint folle de douleur et, se frappant violemment la tête contre les rochers, elle se tua.

Ainsi finit cette misérable femme, seule et abandonnée de tous.

Personne ne la pleura.

Revenons maintenant au perroquet vert et à la Princesse.

Celle-ci étant en âge de se marier, le Roi invita à la cour tous les princes des environs afin que sa fille pût choisir un époux.

Il vint des princes de toutes les provinces de

l'Ile des Jambosiers [1], car la Princesse était célèbre pour sa beauté.

Ils se réunirent tous et s'assirent dans la grande cour du Palais, sous un baldaquin d'or, attendant la Princesse avec impatience.

Mais celle-ci restait invisible : elle était encore dans sa chambre et finissait lentement de s'habiller. Elle lissait soigneusement ses cheveux, remettait dans ses yeux quelques gouttes de collyre et se tournait de temps à autre vers son perroquet, comme pour lui demander conseil.

Enfin elle dit :

— ô mon perroquet fidèle,
redis-moi que je suis belle.

Le perroquet répondit ;

— tu serais plus belle encore
si tu mettais un collier d'or.

Dans ce temps-là, les animaux et les hommes se parlaient et se comprenaient.

La Princesse agrafa son collier d'or et répéta :

— ô mon perroquet fidèle,
redis-moi que je suis belle.

Le perroquet reprit :

---

(1) L'Ile des Jambosiers. Nom classique pour désigner l'Inde.

— mets ton sari chatoyant
bleu comme une plume de paon.

La Princesse ouvrit son coffre plein de saris de toutes les couleurs ; il y en avait un pour chaque jour de l'année.

Elle choisit le sari bleu-paon et drapa l'étoffe légère autour de sa taille.

Elle était si belle ainsi que la chambre en était illuminée.

La Princesse se sentit heureuse et se tourna vers l'oiseau :

— ô mon perroquet fidèle,
redis-moi que je suis belle.

Mais le perroquet n'était pas encore content :

— ton cou serait bien plus charmant
avec une rangée de diamants.

La Princesse ouvrit un autre coffret à bijoux et en sortit un collier ayant cent rangées de diamants.

Les pierres reflétaient les lumières de la chambre ; on eût dit que toutes les étoiles du ciel étaient tombées sur la gorge de la petite Princesse :

— ô mon perroquet fidèle
redis-moi que je suis belle.

Mais le perroquet reprit :

— ta beauté sera sans pareille
si tu mets des pendants d'oreille.

La Princesse obéit aussitôt, mais l'oiseau n'était pas encore satisfait :

— sur le front d'un bel éléphant
près de la rivière de lait blanc,
se trouve un énorme diamant,
c'est lui qu'il te faut, mon enfant.

celui qui sur l'éléphant blanc
osera prendre ce diamant,
ce sera le Prince Charmant
que tu désires et qui t'attend.

En entendant cela, la Princesse enleva tous ses bijoux, les jeta par terre et envoya aux Princes impatients un message ainsi conçu :

— près de la rivière de lait,
sur le front d'un éléphant blanc,
est un diamant étincelant ;
sans lui tout me paraît laid,
ah ! c'est lui que je voudrais.

celui qui prendra ce diamant,
sur le front de cet éléphant,
près de la rivière de lait,
c'est lui seul que j'aimerai,
ah ! c'est lui que j'épouserai.

Tous les princes partirent aussitôt à la recherche de ce diamant magique ; mais seul un être extraordinaire pouvait réussir à le capturer.

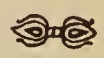
Aucun des Princes n'y parvint.

Certains d'entre eux furent tués, les autres, découragés, renoncèrent à la lutte,

Hiver entendit parler de cette épreuve que la Princesse imposait à ses prétendants ; quand il apprit que plusieurs Princes avaient trouvé la mort dans cette aventure, il s'écria :

— Cette Princesse est par trop orgueilleuse, je vais déclarer la guerre à son père.

Hiver fut victorieux. Il emmena la Princesse dans son royaume à lui, ne lui laissant emporter que son petit perroquet vert.



Printemps, dans son ermitage, menait une vie calme et sereine.

Une nuit qu'il ne pouvait dormir il écouta les bavardages des oiseaux qui, d'un manguier à l'autre, se racontaient tous les secrets qu'ils avaient surpris.

Printemps s'intéressa surtout à ce que disaient deux d'entre eux, tout près de sa hutte ; ils parlaient d'une Princesse et d'un diamant.

Enfin l'un des oiseaux termina son récit par ces mots :

— celui qui prendra le diamant
sur le front de l'éléphant blanc,
aura une Princesse si belle
qu'on n'en vit jamais de pareille.

Et Printemps se mit à rêver, tout éveillé ; il pensait à cette Princesse merveilleuse et un grand désir de la conquérir s'empara soudain de lui.

Il se leva, sortit de la hutte et dit aux oiseaux :

— c'est moi qui prendrai le diamant
sur le front de l'éléphant blanc.

Les oiseaux répondirent :

— en es-tu capable, Printemps,
tu es ermite, non conquérant.

Mais le jeune homme était résolu :

— je le deviendrai sûrement
car je veux avoir ce diamant.

Les oiseaux alors lui donnèrent quelques conseils :

— Demande au vieil ermite de te donner son trident (1) et pars ensuite, sur ton chemin tu rencontreras un cotonnier ; sur ses branches seront accrochées une tunique et une couronne ; prends-les et marche jusqu'à ce que tu aperçoives la Rivière de Lait.

Dès l'aube Printemps alla trouver le vieil ermite, se jeta à ses pieds et lui dit sans préambule :

---

(1) Ce trident sert de canne et d'insigne aux ascètes.

— mon Père, je vais mourir d'amour
pour une Princesse belle comme le jour ;
ô Père, toi qui m'aidas toujours,
veux-tu venir à mon secours ?
cette Princesse veut un diamant
qui se trouve sur un éléphant ;
mon Père, il me faut ton trident,
pour capturer ce diamant.

Le saint homme, un peu surpris, regarda son disciple bien-aimé ; en une nuit l'esprit d'aventure l'avait transformé. Ce n'était plus un jeune ermite timide, c'était un guerrier fougueux, prêt à s'élancer au-devant de la vie et de ses dangers.

Le vieil ascète sourit, lui donna son trident et le couvrit de bénédictions.

Printemps s'enfuit, bouillant d'impatience. Chemin faisant il vit le cotonnier, la tunique et la couronne dont les oiseaux lui avaient parlé ; il s'arrêta et dit :

— ô branches d'arbres, soyez bonnes
et donnez-moi cette couronne.

Les branches s'inclinèrent vers lui et déposèrent la tunique entre ses bras. et la couronne sur sa tête ; il avait l'air d'un Roi puissant prêt à conquérir le monde !

Il marcha longtemps ; il marcha pendant des jours et des nuits, des nuits et des jours ; il esca-

lada de hautes montagnes, traversa de larges fleuves, mais il ne rencontrait toujours pas la Rivière de Lait.

Il arriva enfin au pied d'une montagne dont la cime toute blanche l'attira ; il y grimpa et redescendit de l'autre côté du sommet ; quelle ne fut sa surprise en voyant couler au pied de la montagne la Rivière de Lait qui prenait sa source sur les pics blancs !

A mesure que Printemps se rapprochait, il découvrait des choses étranges comme il n'avait jamais rêvé d'en voir ; sur cette Rivière d'une pureté et d'une blancheur éclatante, flottaient de grands lotus d'or ; au milieu de l'un d'eux se tenait un éléphant encore plus blanc que le lait. Enfin sur la tête de cet éléphant brillait un merveilleux diamant dont les feux éblouissaient Printemps.

Serrant fortement le trident magique, Printemps prit son élan, et d'un bond léger, sauta sur le dos de l'éléphant.

Celui-ci ne lui fit aucun mal ; il tourna la tête vers lui et lui demanda :

— Qui es-tu ? Tu n'es pas un homme comme les autres ; seul un pouvoir divin a pu t'aider à franchir ces rivières et à escalader ces montagnes, pour arriver jusqu'à moi.

Printemps, sans mot dire, lui montra son trident et l'éléphant s'inclina.

Alors le jeune homme lui parla de la Princesse et de ce qu'elle convoitait.

L'éléphant lui donna aussitôt le diamant en disant :

— Maintenant va conquérir la Princesse !

Muni du précieux diamant, Printemps partit à la recherche de la Princesse.

Il était plein d'espoir, et son visage était radieux.

Les hommes qui le rencontraient s'émerveillaient :

— Quel est donc ce jeune dieu ? se demandaient-ils.

Quand il arriva enfin au palais, serviteurs et soldats vinrent à sa rencontre, attirés par sa triomphante beauté.

Il leur cria aussitôt :

— dites à la Princesse que Printemps
pour elle a conquis le diamant.

Ils répondirent tous, en se lamentant :

— hélas, elle est prisonnière
dans le pays du Roi Hiver.

— Le Roi Hiver... se dit Printemps, le roi Hiver ? C'est peut-être mon frère ? Mais non, c'est impossible, comment serait-il devenu Roi ?

Il demanda aux hommes :

— Où se trouve la capitale de ce Roi Hiver ?

On lui indiqua le chemin.

Et Printemps, de plus en plus impatient, se mit de nouveau en marche ; il voyagea longtemps et arriva enfin au palais du Roi Hiver.

Il envoya un messager à celui-ci, afin de lui faire savoir qu'il apportait le diamant et qu'il désirait l'offrir à la Princesse.

— Faites entrer cet homme, dit Hiver, d'un air incrédule et d'un ton un peu méprisant.

Printemps fut introduit auprès de lui ; les deux jeunes gens se regardèrent un instant.

Est-ce possible ?

Est-ce vrai ?

— Mon frère, s'écrie Hiver.

— O mon frère, répète Printemps.

Et ils se jettent dans les bras l'un de l'autre en pleurant de joie.

Dans ses appartements, la Princesse languissait, elle attendait le Prince inconnu et courageux qui

la délivrerait et lui apporterait le diamant. Elle interrogeait souvent son perroquet.

Un jour l'oiseau se mit à chanter :

— réjouis-toi, ô Princesse, réjouis-toi,
bientôt ton mari sera là.

La Princesse demanda :

— pourquoi, cher petit oiseau
chantes-tu un chant si beau ?

Le Perroquet :

— je chante parce que Printemps
a conquis pour toi le diamant.

La Princesse envoya aussitôt sa servante pour savoir si c'était bien vrai.

Celle-ci revint dire à la Princesse qu'en effet Printemps, le propre frère du Roi Hiver, avait apporté le diamant si convoité.

La Princesse, heureuse, embrassa tendrement le petit perroquet ; puis elle se fit apporter de l'eau parfumée afin de baigner l'oiseau.

Or, il arriva qu'en frottant et en lissant les plumes du perroquet, la Princesse effaça toute trace de la liqueur magique, qui avait métamorphosé la Reine délaissée.

Le mauvais sort fut conjuré et l'oiseau redevint une aimable Reine.

Quel miracle !

La Princesse était hors d'elle d'étonnement.

La Reine l'embrassa, lui raconta sa vie et comment elle avait été changée en perroquet. Elle lui dit enfin qu'Hiver et Printemps étaient ses fils.

En entendant cela, la Princesse fut envahie de joie et de confusion, elle s'agenouilla, et cacha entièrement son visage entre les mains de la Reine.

Celle-ci releva la jeune fille et l'embrassa tendrement sur le front.

Puis la Princesse envoya un message au Roi Hiver, pour lui dire qu'elle acceptait l'hommage de Printemps et qu'elle allait paraître ouvertement à la cour, afin de souhaiter la bienvenue au courageux Prince.

Tous les courtisans furent enchantés, ils étaient impatients de voir cette Princesse dont la beauté était célèbre.

Ils firent orner, fleurir, et illuminer tout le Palais en son honneur.

Au milieu d'un murmure de surprise et d'admiration, la Princesse fit son entrée sur un palanquin orné de pierres précieuses.

Mais, qui était cette belle Reine inconnue de tous et qui accompagnait la jeune fille ?

Les courtisans émerveillés se demandaient si ce n'était pas la déesse Laki, venue pour protéger la Princesse.

Mais Hiver et Printemps avaient reconnu leur mère tout de suite, ils se précipitèrent vers elle et se pendirent à ses bras.

Tout le monde pleurait.

Les deux frères dirent :

— Ah ! si notre père, notre belle-mère et nos frères étaient là, eux aussi !

Mais la belle-mère et ses enfants étaient morts depuis longtemps et ne pouvaient pas être là.

Quant au vieux Roi, il vivait encore ; on alla le quérir dans la forêt où il s'était retiré.

Il fut profondément heureux de retrouver ses enfants ; mais il ne se consolait pas de ne pouvoir remercier le bourreau qui les avait sauvés. Celui-ci était mort depuis longtemps.

Tout le monde était heureux au Palais.

Printemps épousa la Princesse, qui ne se sépara jamais de son diamant.

Le Prince emmenait souvent sa jeune femme dans la forêt où l'avait recueilli le vieil ascète et où celui-ci était mort. Et il lui parlait de sa vie dans l'ermitage, de ses aventures, enfin de tout ce qui l'avait conduit vers elle.

Et ils ne se sentaient jamais aussi heureux que dans ce bosquet de manguiers.

Joie et Tristesse, histoire de deux Sœurs

IL y avait une fois un homme qui avait deux femmes. Il adorait la première, mais la seconde lui était devenue indifférente.

Cependant, sans raison, la préférée détestait l'autre. Elle la laissait faire tout le travail et passait son temps dans le luxe et l'oisiveté, avec sa fille unique qui s'appelait Joie.

La seconde femme avait aussi une fille qui s'appelait Tristesse. Celle-ci n'avait pas la vie douce comme sa sœur aînée, et elle aidait sa mère dans tous les travaux ménagers.

Un jour l'homme mourut.

L'aînée des veuves dissimula vite toutes les richesses qu'il avait laissées et ne donna rien à l'autre femme. Puis elle alla s'installer avec sa fille dans une vaste maison.

Elles vivaient dans l'aisance, mettant leurs plus beaux saris tous les jours et mangeant les mets les plus raffinés.

Tristesse et sa mère avaient du mal à vivre ; elles travaillaient du matin au soir à tisser des pièces d'étoffes qu'elles allaient vendre au marché.

Un jour la mère de Tristesse acheta un gros ballot de coton qu'elle étala au soleil afin de le sécher. Puis elle alla prendre un bain dans la rivière. Tristesse resta seule à surveiller le coton.

Tout à coup, le vent, soufflant sur le coton, l'enleva loin de la jeune fille.

Tristesse se mit à pleurer en voyant s'envoler ainsi toute la fortune de sa pauvre mère. Elle courut après le vent pour esssayer de sauver quelques poignées de coton.

Sur son chemin elle rencontra une vache qui lui dit :

Tristesse, ô ma sœur aimable,
veux-tu venir à mon secours ?
nettoie un peu mon étable,
car le berger m'oublie toujours.

La jeune fille s'arrêta, nettoya l'étable, y mit de la paille fraîche et apporta même une cruche d'eau pour la vache.

Puis elle se remit à courir après le vent.

Non loin de là elle fut arrêtée par un bananier qui lui dit :

— Tristesse, ô ma sœur en deuil,
enlève la poussière de mes feuilles,
arrache celles qui sont mortes,
les autres deviendront plus fortes.

La jeune fille s'arrêta, soigna et nettoya le bananier jusqu'à ce que ses feuilles fussent devenues brillantes et fraîches comme après une ondée.

Elle continua sa course, mais fut de nouveau arrêtée par un cotonnier qui lui dit :

— Tristesse, ô ma sœur si fine,
veux-tu aplanir la terre
tout autour de mes racines,
tout seul je ne puis le faire.

La jeune fille s'empressa de faire ce que l'arbre demandait.

A quelques pas de là elle fut arrêtée par une jument qui lui dit :

— Tristesse, ô ma sœur si bonne
y a-t-il de l'herbe fraîche ?
je voudrais que tu m'en donnes,
je ne trouve que des feuilles sèches.

La jeune fille s'occupa d'elle et puis se remit à courir après le vent qui emmenait son coton de plus en plus loin.

Après avoir couru longtemps, elle arriva auprès d'un Palais de marbre blanc. Il n'y avait personne dans ce Palais et cependant il ne paraissait pas abandonné.

Tristesse finit par découvrir sur une terrasse une vieille femme en train de filer et de tisser.

Elle travaillait si vite qu'une minute lui suffisait pour tisser toute une pièce d'étoffe.

Aussi y avait-il auprès d'elle tout un grand tas de mousseline blanche.

Cette vieille dame était la mère de la Lune que l'on voit si distinctement par les belles nuits d'été quand on regarde attentivement la pleine Lune.

En arrivant auprès de la vieille dame, le vent s'arrêta et déposa doucement à ses pieds, sur le marbre blanc, sa récolte de petits nuages de coton blanc.

Tristesse entra dans le Palais, salua la mère de la Lune et lui dit :

— Mère, je suis une pauvre fille ; mais ce coton m'appartient ; c'est lui qui nous aide à vivre, ma mère et moi. Je t'en prie, rends-moi ce coton. Ma mère me grondera si je ne le lui rapporte pas.

Écartant de son front ses mèches blanches, argentées comme des rayons lunaires, la mère de la Lune regarda longuement la jeune fille et lui dit :

— Ma fille, je te souhaite longue vie. Tu as

couru, tu as chaud, va te baigner ; tu prendras ensuite un léger repas ; puis je te donnerai autant de coton que tu voudras.

Tristesse pénétra dans une chambre qui était pleine de parfums et d'objets de toilette, mais elle ne toucha à rien, elle prit seulement une petite serviette et alla se baigner.

Quand elle sortit de la rivière, elle était transfigurée et avait l'air d'une déesse. Une beauté surnaturelle, une grâce particulière étaient venues rehausser son charme habituel ; mais elle ne s'en rendait pas compte.

En revenant au Palais, elle entra dans une des chambres afin d'enlever ses vêtements humides.

Cette chambre était pleine de beaux saris de toutes les différentes provinces de l'Ile des Jambosiers.

Il y avait des saris de Bénarès, parsemés de points d'or et qui rappelaient un beau ciel nocturne constellé d'étoiles ; il y avait des saris de Madoura, légers comme des nuages que le soleil entoure d'un filet lumineux ; il y avait aussi des mousselines de Dacca, fines comme des toiles d'araignée où seraient accrochées des papillons blancs.

Mais Tristesse ne regarda même pas les précieuses étoffes, elle prit simplement un sari de

coton blanc, bordé d'une ligne noire, étroite et discrète.

Elle pénétra ensuite dans une grande salle dont le sol était couvert de plateaux sur lesquels s'amoncelaient des mets délicieux.

Mais Tristesse n'y goûta même pas ; elle prit une poignée de riz et revint s'asseoir auprès de la mère de la Lune.

Celle-ci regarda la jeune fille d'un air approbatif et lui dit d'aller dans une chambre voisine où elle trouverait une corbeille avec du coton.

Tristesse obéit. La chambre était pleine de paniers de toutes les formes et de toutes les dimensions.

La jeune fille en choisit un, si petit, qu'il avait l'air d'un jouet et le rapporta à la vieille dame.

— C'est bien, mon enfant, lui dit celle-ci ; retourne chez toi maintenant, et n'ouvre ton panier, qu'au milieu de la nuit ; tu y trouveras ce que tu désires.

Tristesse remercia la mère de la Lune, la salua respectueusement et rentra chez elle.

Sur la route elle rencontra de nouveau la jument ; celle-ci lui fit cadeau d'un joli petit poulain, qu'elle venait de mettre au monde. Puis la vache la reconnut, et lui donna un beau petit veau blanc.

Le bananier la pria d'accepter un régime de ses

meilleures bananes et le cotonnier lui offrit une grosse brassée de son coton le plus fin.

La mère de Tristesse fut très alarmée quand elle ne trouva plus sa fille auprès du tas de coton. Elle la chercha partout mais en vain. Elle était très inquiète.

Enfin, elle aperçut Tristesse sur la route, entre un poulain et une génisse, avec un ballot de coton sur la tête et un régime de bananes dans les bras.

Elle courut au-devant de sa fille, et lui demanda tout en l'embrassant :

— Mais, d'où viennent toutes ces richesses, ma fille, ta mère n'est qu'une pauvre femme.

Tristesse lui raconta toutes ses aventures et sa rencontre avec la mère de la Lune.

La mère de Tristesse était si heureuse, qu'elle ne savait plus que faire ; elle embrassait sa fille et la questionnait sans cesse. Enfin elle courut chez la mère de Joie, pour lui raconter tout et lui offrir de partager ses richesses avec elle.

Mais la mère de Joie répondit dédaigneusement :

— Nous ne prenons pas le bien d'autrui ; tu ferais bien mieux de garder tout ce qui t'appartient.

Et elle renvoya la mère de Tristesse.

Quand la nuit fut venue, se souvenant de ce qu'avait dit la mère de la Lune, Tristesse ouvrit son petit panier et... qu'y avait-il dedans ?

Du coton ?

Non, pas de coton du tout, mais de belles pièces d'or qui tombaient du panier sans interruption. La cascade dorée ne tarissait que lorsqu'on refermait le panier.

Et depuis ce jour-là, Tristesse et sa mère purent vivre tranquilles.

Joie et sa mère étaient très jalouses de la fortune de Tristesse.

Elles s'enfermaient souvent dans leur chambre pour en parler. Elles faisaient maints projets.

Elles décidèrent enfin d'imiter tout ce qu'avait fait Tristesse.

Un jour Joie s'assit sur l'herbe devant un tas de coton.

Le vent se leva, emporta le coton et Joie courut derrière lui, en suivant les instructions de sa mère.

La vache (vous vous souvenez d'elle ?) appela

Joie, mais celle-ci, habituée à ne rendre service à personne, détourna aussitôt la tête.

Le bananier, le cheval et le cotonnier, l'un après l'autre, réclamèrent son aide. Mais elle fit la sourde oreille.

Très en colère, elle marmonnait même entre ses dents :

— Peuh ! comme si j'avais le temps de m'arrêter et de m'occuper de tous ces mendiants, quand je vais voir la mère de la Lune !

Elle continua son chemin, suivant la direction du vent et arriva enfin au Palais où la mère de la Lune était en train de tisser.

En l'apercevant Joie s'écria :

— Eh ! là ! vieille femme, donne-moi des cadeaux comme tu en as donnés à cette oie de Tristesse ; je veux beaucoup de belles choses. Tu pourras ensuite te remettre à ton travail.

La vieille dame pensa :

— Qui donc est cette fille à la langue comme un dard de guêpe et aux manières de sauvage ?

Mais elle se contenta de dire à haute voix :

— Bien, bien, va d'abord te baigner, puis mange un peu ; tu auras des cadeaux ensuite. Mais surtout fais bien attention de ne faire qu'un seul plongeon dans la rivière.

Avant de partir Joie prit un beau sari et beaucoup de parfums.

Dès qu'elle fut dans la rivière elle fit un plongeon et se releva transformée, belle comme une Apsara (1) et toute illuminée d'un charme radieux.

Mais pensant qu'elle serait plus belle encore si elle faisait d'autres plongeons, elle suivit son caprice et désobéit à la vieille dame. Elle se trempa dans l'eau une seconde et même une troisième fois.

Quand elle en sortit, elle était méconnaissable ; on aurait dit une vieille femme. Ses cheveux étaient gris, ses dents tombaient et tout son corps était couvert d'ulcères.

Elle revint au Palais.

— Ah ! dit la mère de la Lune ; tu m'as désobéi, tu as fait trois plongeons et voilà pourquoi tu es devenue si laide. Tant pis pour toi, ce qui est fait ne peut être défait.

La vieille dame l'envoya dans la chambre aux paniers. Joie choisit le plus grand qu'elle put trouver et se sauva.

Toute sa jeunesse et son charme avaient disparu. Mais elle espérait se consoler avec les richesses qu'elle emportait.

Sur la route elle croisa la jument et la vache qui

---

(1) *Apsara*, nymphe céleste.

se mirent à la poursuivre en hennissant et en mugissant.

En la voyant le cotonnier fit tomber sur elle ses branches sèches, et le bananier lui jeta des bananes pourries.

Elle avait l'air d'un épouvantail à corbeaux. Sa mère s'évanouit en l'apercevant et tous les voisins effrayés s'enfuirent sans la reconnaître.

Mais il restait encore un dernier espoir à Joie et à sa mère : le grand panier dont elles n'avaient pas osé soulever le couvercle.

Au milieu de la nuit, quand sa mère fut un peu remise de sa frayeur, Joie ferma la porte de leur chambre et ouvrit le panier.

Et qu'y avait-il dedans ?

Un des petits flocons de coton que Joie avait perdu le matin même !

Et c'est tout ?

C'est tout !

Où étaient les cadeaux ?

Joie et sa mère eurent beau tourner et retourner le panier, il n'y avait plus rien dedans.

Joie pleura amèrement, tandis que sa mère accablée baissa la tête et ne dit plus rien.

Le lendemain matin, de très bonne heure, elles quittèrent le village. On ne les revit plus jamais.

Le Vase Magique et les Bonbons du Brahmine

IL y avait une fois dans un village un Brahmine très pauvre ; il ne mangeait pas tous les jours, afin de ne pas priver sa femme et ses enfants.

C'était un très honnête homme et il n'avait jamais fait de mal à personne.

Un jour il traversa une forêt épaisse pour gagner un autre village où il espérait trouver du travail.

Cette forêt était habitée par des Fées.

Au moment où passait le pauvre Brahmine, la Reine des Fées était assise sous un arbre, entourée de toute sa cour.

Les Fées, vêtues de lambeaux d'arc-en-ciel, ou d'écharpes en rayons de lune, avaient des bijoux en pétales de fleurs ; elles dansaient sans toucher le sol, et poursuivaient des oiseaux fabuleux.

Mais le pauvre homme ne les regardait même

pas, il était plongé dans ses pensées, et se parlant à lui-même il déplorait à haute voix son triste sort et l'état lamentable de ses enfants.

Le vent emporta ses paroles à la Reine des Fées ; celle-ci envoya une de ses suivantes au Brahmine, la priant de le lui amener.

La Fée se détacha du groupe de ses compagnes, vola jusqu'au pauvre homme et lui fit part du désir de la Reine.

Le Brahmine fut interdit.

Il craignit d'avoir offensé la Reine sans le vouloir. Guidé par la jeune Fée, il se rapprocha de l'assemblée, en tremblant.

Aussi, quelle ne fut sa surprise en entendant la Reine lui dire avec bienveillance :

— Brahmine, je connais ton histoire. Tu es bon, courageux et chargé de famille. Prends ce vase en terre. Quand tu le retourneras il en tombera une cascade de bonbons ; si tu le remets d'aplomb, les bonbons s'arrêteront de tomber. Désormais tu n'auras plus de soucis.

Le Brahmine était ravi.

Il remercia la Reine et continua son voyage avec le vase précieux.

En sortant de la forêt il pénétra dans un village. Comme il avait grand besoin de repos et de nourriture, il entra dans une petite auberge. Mais, dévoré

de curiosité, il voulut tout de suite mettre à l'épreuve le pouvoir du vase magique. Il alla se cacher derrière l'auberge dans un endroit désert et retourna le vase.

Et qu'arriva-t-il ?

Un torrent de bonbons exquis s'échappa du précieux récipient.

Le Brahmine fut rassuré et satisfait... Mais à peine était-il sorti de la maison pour mettre son vase à l'épreuve, que l'aubergiste, afin de l'observer, était monté sur un toit. Les manières du Brahmine lui avaient paru suspectes.

Ses soupçons furent donc confirmés quand il vit les bonbons s'échapper du vase.

C'était un rusé compère et il ne dit rien. Le Brahmine rentra dans l'auberge, laissa le vase dans sa chambre et alla se baigner dans la rivière.

L'aubergiste profita de son départ et remplaça le vase magique par un vase ordinaire.

Le Brahmine revint et prit son repas.

Ne soupçonnant rien, il emporta le vase et retourna chez lui.

— Comme ma femme va être contente en voyant ce vase magique, se disait-il, tout en cheminant, sans se douter que ce qu'il emportait avec tant de soin, c'était un vase vide, très ordinaire.

Dès qu'il fut chez lui, il appela sa femme et ses enfants et leur narra sa rencontre avec les Fées.

— Maintenant, ajouta-t-il, tous nos soucis vont prendre fin, et nous allons vivre dans l'aisance.

Sa femme, l'entendant parler de Fées, de vase magique et de cascades de bonbons, crut que le pauvre homme était devenu fou, et elle fut convaincue de son malheur en le voyant essayer le pouvoir du vase.

Le pauvre Brahmine eut beau le tourner, le frapper, le supplier et le retourner plusieurs centaines de fois, il n'en sortit pas le moindre petit bonbon.

Debout et penaud devant sa femme qui le traitait de fou, le pauvre homme était dans un état terrible.

Il repartit immédiatement et regagna l'auberge, persuadé que l'aubergiste lui avait dérobé son vase précieux.

Dès qu'il l'aperçut, il l'accusa ouvertement.

— Comment oses-tu me parler de la sorte ! s'écria l'aubergiste ; je suis connu dans tout le village pour mon honnêteté et toi, Brahmine, tu viens et tu dis que je t'ai volé un vase. Mais, j'ai des milliers de vases semblables au tien. Va-t'en d'ici, tout de suite.

Que pouvait faire le pauvre Brahmine ? Il n'avait

aucune preuve ; il rentra chez lui en repassant par la forêt.

La Reine des Fées était là de nouveau, entourée de toute sa cour.

— Notre Reine désire te voir, dit la Fée messagère au Brahmine.

Le Reine des Fées savait que l'aubergiste avait volé le vase ; elle aurait pu, si elle avait voulu, le lui faire enlever, mais elle désirait lui donner une bonne leçon.

Elle tendit un autre vase au Brahmine, mais sans lui dire quelles en étaient les qualités.

Le Brahmine, plein de reconnaissance, prit le vase et remercia la Reine,

Quand il fut presque à la lisière de la forêt, sa curiosité fut trop forte : il renversa le vase, et... il eut un choc auquel rien ne l'avait préparé : il n'en sortit pas de bonbons, mais quelques démons à l'aspect étrange, qui se mirent à le rouer de coups.

Le Brahmine eut heureusement la présence d'esprit de retourner son vase, les démons disparurent et il eut la vie sauve. Sinon, il serait peut-être mort sous leurs coups !

Le Brahmine comprit l'intention de la Reine des Fées et devina que ce vase-là l'aiderait à retrouver l'autre.

Il revint à l'auberge.

L'aubergiste vit tout de suite qu'il avait un nouveau vase. Il pensa que celui-ci déverserait sans doute des choses plus précieuses encore que des bonbons.

Il vint à la rencontre du Brahmine, lui souhaita la bienvenue, le pria d'oublier ce qui s'était passé entre eux, et toutes les paroles pénibles qu'ils avaient échangées.

Le Brahmine dit : « Ce qui a été prononcé dans un moment de colère est sans importance. » Il ajouta qu'il voulait aller se baigner et pria l'aubergiste de prendre grand soin du vase pendant son absence.

— Sois tranquille, dit l'aubergiste, tant que je suis là il n'y a rien à craindre.

Le Brahmine lui confia son vase et descendit à la rivière.

A peine eut-il le dos tourné qu'il entendit un grand cri.

Il revint en hâte et vit un spectacle singulier : les horribles démons tapaient à tour de bras sur l'aubergiste, tandis que sa femme accourait affolée, que ses enfants poussaient des cris perçants et que leurs hôtes s'enfuyaient dans toutes les directions.

— Viens à mon secours, ô Brahmine, sauve-moi la vie ! s'écria l'aubergiste, en gémissant pitoyablement.

— Rends-moi mon ancien vase, dit le Brahmine, sinon tu es mort !

— Je vais te le rendre mais délivre-moi tout de suite, je suis déjà à moitié mort, dit l'aubergiste en gémissant de plus en plus fort.

Le Brahmine saisit le vase, le remit d'aplomb et les démons disparurent aussitôt.

— C'est ainsi que tu punis les gens, ô Brahmine ! si tu continues, la moitié du genre humain aura bientôt disparu, dit l'aubergiste, délivré. Il rentra dans son auberge et rapporta le vase magique au Brahmine, qui s'empressa de retourner chez lui très satisfait.

— Cette fois-ci je t'ai rapporté le vase magique, dit-il à sa femme, et tu vas voir !

Elle ne le crut pas, et pensa qu'il était plus fou que jamais.

Mais quand une moisson de bonbons délicieux couvrit le sol, elle vit qu'il avait raison ; envahie d'une joie immense, elle appela ses enfants qui se précipitèrent sur les sucreries ; ils n'en avaient jamais goûté de pareilles ! La femme du Brahmine se mit à faire des projets, elle entrevoyait un avenir doré, un palais, des esclaves, des palanquins, des gendres puissants et une belle-fille merveilleusement belle... Tous ses rêves, qui allaient enfin se réaliser, défilaient dans son imagination, variés et multicolores comme les bonbons qui jonchaient le sol.

Notre Brahmine s'établit marchand de bonbons. La réputation de ses sucreries s'étendit très loin ; on venait de partout lui en acheter.

Bientôt les « bonbons du Brahmine » furent célèbres dans toute l'île des Jambosiers.

Le *zemindar* (1) du village était sur le point de marier son fils.

Il fit appeler le Brahmine et lui dit de venir chez lui afin de préparer les bonbons destinés à cette fête.

— J'ai une prière à t'adresser, dit le Brahmine.

— Si elle n'est pas déraisonnable elle sera exaucée.

— Pour réussir parfaitement les bonbons, il me faut une chambre bien close, où je puisse être tout seul.

— C'est bien facile, dit le *zemindar*.

Mais cette requête lui parut suspecte, et il envoya un de ses serviteurs pour surveiller le Brahmine.

Celui-ci s'enferma et retourna le vase magique à plusieurs reprises.

Une ample moisson de bonbons couvrit le sol de la chambre.

Le Brahmine les disposa avec goût, dans des cor-

---

(1) Riche propriétaire, qui possède des terres et des villages.

beilles en osier, dans de petites soucoupes en terre et sur des feuilles de bananier.

Par un trou qu'il avait creusé dans le mur, l'esclave du Zemindar observait le Brahmine. Il rapporta à son maître tout ce qu'il avait vu, non sans exagérer un peu.

Le Zemindar eut alors une envie folle de posséder ce vase magique.

Il chassa brutalement le Brahmine, et le lui enleva de force.

Le Brahmine ne dit rien et rentra tranquillement chez lui.

Le jour suivant, tandis que la cérémonie nuptiale se déroulait et que les invités étaient tous réunis, le Brahmine vint avec l'autre vase et le renversa.

La scène fut terrible.

Toute l'assemblée était bouleversée ; les démons cassaient tout et battaient tout le monde ; ils n'épargnaient rien ni personne et s'en donnaient à cœur joie sur le gros *zemindar*.

Celui-ci rebondissait d'une chambre à l'autre comme un gros ballon.

La cérémonie heureuse s'était transformée en une scène d'horreur.

Enfin le *zemindar* supplia le Brahmine d'être charitable.

Celui-ci était un brave homme, il prit le vase, le

remit d'aplomb et les horribles démons disparurent.

On rendit au Brahmine son vase aux bonbons, et il rentra chez sa femme en riant aux éclats.

Tous les rêves, du Brahmine et de sa femme se réalisèrent peu à peu ; ils eurent un palais, des esclaves, des palanquins, ils eurent des gendres puissants, et ils eurent enfin :

une belle-fille d'une beauté divine,
ayant bon cœur et belle mine,
suave et douce, légère et fine,
comme les bonbons du Brahmine.

Dalim-Koumar ou le Prince Grenade

UN Roi avait deux Reines, l'une s'appelait Suo, l'autre Duo.

Suo avait un fils, Duo n'avait pas d'enfant.

Le Roi préférait Suo; il l'adorait pour elle-même, mais surtout parce qu'elle était la mère de son unique héritier.

Duo était très jalouse de Suo; elle cherchait à lui nuire de toutes les façons, voulait lui enlever le Roi et même faire mourir son fils.

On disait au Palais qu'un mystère planait sur la vie de l'enfant et que son existence dépendait d'une grenade d'après laquelle on l'avait nommé Dalim-Koumar ou le Prince Grenade.

Duo, très désireuse d'approfondir ce mystère et de découvrir ce secret, essayait de le faire par tous les moyens possibles.

L'enfant élevait des tourterelles qu'il aimait beaucoup.

Ces oiselles s'envolaient souvent jusqu'aux appartements de Duo et celle-ci les gardait prisonnières, afin d'obliger le Prince à venir les lui réclamer.

Un jour que Dalim était venu, elle lui dit :

— Je te rendrai tes tourterelles à une condition.

— Laquelle ? demanda l'enfant.

— C'est, répondit Duo, que tu me dises dans quoi est enclose ta vie.

— Mais je n'ai jamais rien entendu de si drôle ! répondit l'enfant. Dans quoi serait-elle enclose, si ce n'est dans mon corps !

— Non, ce n'est pas cela que je veux dire. Un astrologue (1) a dit à ta mère que ta vie était enclose dans une grenade et que toute ton existence dépendait de ce fruit. Eh bien ! je veux savoir où se trouve cette grenade.

— Je n'ai jamais entendu parler de cela, dit l'enfant.

— Si tu me promets de demander ce qui en est à ta mère et de venir me répéter tout ce qu'elle t'aura dit, je te rendrai tes tourterelles demain

(1) A la naissance de chaque enfant, de nos jours encore, on tire son horoscope et cela donne lieu à des prédictions dont on constate souvent l'exactitude.

matin. Mais fais bien attention : ta mère ne doit jamais savoir que je t'ai questionné.

Dalim-Koumar rentra jouer chez lui, puis il se rendit chez sa mère, la Reine Suo.

— Maman, dis-moi de quoi dépend ma vie ?

La mère fut très surprise, elle dit à Dalim :

— Ne me pose jamais de pareilles questions.

— Mais, maman, il paraît que l'astrologue t'a dit que ma vie dépendait d'une grenade.

— Oh ! non, non, je t'en prie, mon petit, ne me fais pas de ces questions de mauvais augure.

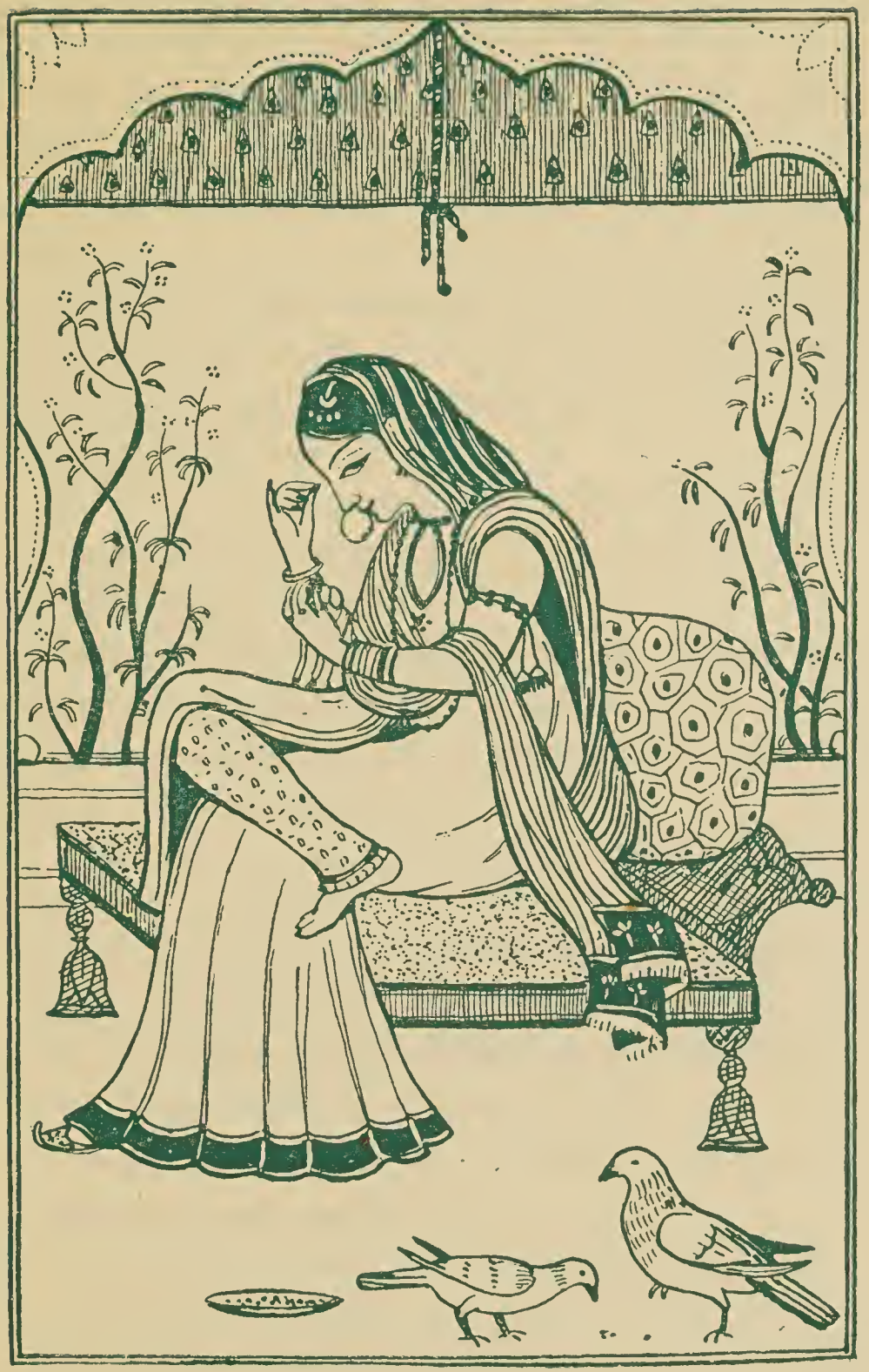
Mais le Prince, dont la curiosité était en éveil, insista pour connaître la vérité. Il dit qu'il ne mangerait plus, qu'il ne boirait plus et qu'il finirait même par s'enfuir du Palais, si on ne lui disait pas la vérité.

Il menaça tellement sa pauvre mère que celle-ci finit par lui dévoiler le secret de sa vie.

Le lendemain matin Dalim s'empressa d'aller tout raconter à la Reine Duo.

Dès que celle-ci fut renseignée, elle se mit à agir pour arriver à ses fins.

Elle se coucha, feignant d'être malade.



Le Roi vint lui rendre visite ; il n'eut aucun soupçon et fit chercher le médecin du Palais.

Or ce médecin était de connivence avec la Reine Duo.

Il dit qu'il serait incapable de la guérir si elle ne buvait pas le jus d'une certaine grenade, qui poussait sur un certain arbre dans un certain jardin fort éloigné de la ville.

Le Roi, qui ignorait tout ce qui se rapportait à cette mystérieuse grenade, envoya un messager la cueillir pour la Reine.

Mais à peine la grenade fut-elle détachée de l'arbre, que le petit Dalim se sentit malade.

Il rentra chez lui et se laissa tomber sans forces sur le sol de sa chambre.

La grenade fut apportée à Duo ; celle-ci l'ouvrit. Elle ne renfermait pas, comme les autres grenades, une infinité de petit grains transparents et rouges, pareils à des rubis. Elle contenait une petite cassette où reposait un précieux collier d'or fin.

La Reine le prit et le mit à son cou.

Au même instant l'état de Dalim empira et il rendit le dernier soupir.

Le Roi et la Reine Suo furent désespérés.

La maladie et la mort de leur fils avaient été si inattendues et subites, que le Roi ne pouvait même pas comprendre comment cela était arrivé.

Il ne voulut pas qu'on incinérât le petit corps de son enfant.

Il le fit déposer dans un pavillon de marbre blanc, au milieu d'un beau jardin de plaisance, en dehors de la ville.

Et personne n'eut le droit de pénétrer dans ce jardin.

Dalim-Koumar était fiancé à une charmante petite Princesse. Quand il mourut elle voulut se couper les cheveux, enlever ses bijoux, ses ornements, et mettre le sari des veuves ; elle se promit d'accomplir le *Sati* (1) dès que le Roi ferait incinérer le corps de Dalim.

Mais bientôt elle se refusa de croire que celui-ci lui serait enlevé pour toujours; elle voulut vaincre la mort à force d'amour et fléchir les dieux à force d'offrandes. Elle demanda au Roi l'autorisation de veiller le corps de son Bien-aimé.

(1) *Sati.* Dans l'Inde ancienne, les veuves préféraient se jeter sur le bûcher funéraire de leur mari, plutôt que de continuer à vivre sans lui ; de nos jours encore, les parents ont parfois du mal à empêcher leurs filles d'accomplir le *Sati.*

Seule la petite Princesse a les clefs du pavillon de marbre blanc et personne ne peut y pénétrer.

Elle est persuadée que ses prières et ses offrandes perdront de leur force si on les lui voyait faire.

Elle veille le corps du Prince, défend jalousement sa solitude et prie avec une ardeur sans pareille.

Depuis la mort de son fils unique, Suo, inconsolable, s'est retirée dans ses appartements ; elle se néglige complètement.

Peu à peu le Roi se détache d'elle et se rapproche de la Reine Duo qui lui paraît soudain étrangement attrayante.

Suo ne s'aperçoit même pas de ce changement ; elle ne pense qu'à son enfant mort ; il lui semble qu'elle a perdu sa raison de vivre... rien n'existe plus pour elle en dehors de son chagrin.

Bientôt le Roi la délaisse tout à fait.

C'est là tout ce que Duo souhaitait ; son rêve d'être la favorite s'est enfin réalisé.

Le Roi passe ses nuits chez elle, lui apportant des cadeaux et la couvrant de bijoux.

Duo est heureuse. Ses voiles aux vives couleurs et le cliquetis de ses noupouras égayent le Roi. Chez elle, il oublie la tristesse et le deuil de la Reine Suo.

Tous les soirs, dès l'apparition du Roi, Duo, afin de ne pas éveiller ses soupçons, détache de son cou le fin collier d'or.

Et, à la minute où elle l'enlève, Dalim, là-bas, dans le petit pavillon blanc. revient à la vie.

Dès l'aube, quand le Roi quitte Duo, celle-ci remet le collier d'or, et aussitôt Dalim meurt de nouveau.

Ainsi chaque nuit le Prince revient à la vie, et chaque matin il retombe dans un sommeil de mort.

En revenant à la vie pour la première fois, Dalim fut très surpris de s'éveiller dans le pavillon isolé ; il ne comprenait rien à ce qui lui était arrivé.

Il ne voyait personne à l'entour et pourtant, auprès de lui, se trouvait un plateau plein de mets variés.

Il trouvait tout cela étrange. Il mangea un peu et la mémoire lui revint avec les forces ; il se rappela le secret de la grenade et la curiosité de la Reine Duo et...

Mais au moment où il commençait à tout comprendre, ses forces l'abandonnèrent de nouveau et il mourut sans soupçonner la présence de sa petite fiancée, qui, dans une salle voisine, priait à huis clos.

Le soleil se levait.

Avant de sortir dans le jardin pour cueillir des mangues et des *açokas* (1) qu'elle désirait offrir aux divinités, la Princesse voulut revoir le corps de Dalim ; elle s'aperçut qu'une partie des mets avait été entamée.

Une joie sans bornes envahit tout son être : enfin ses prières allaient être exaucées !

Elle rentra dans la pièce où elle se livrait habituellement à son culte et s'imposa les pénitences et les mortifications les plus pénibles.

Elle ne voulut plus ni boire ni manger jusqu'au soir, et sans prendre un instant de repos, prosternée sur le sol, elle adressait aux divinités d'incessantes prières.

La nuit suivante le Prince s'éveilla de son sommeil de mort.

Il trouva la nourriture soigneusement préparée dans un coin de la pièce. Il fit un léger repas, puis se mit à errer dans le pavillon.

Tout en allant d'une pièce à l'autre, il arriva devant celle où la petite Princesse priait avec ardeur.

---

(1) *Açoka*, fleur qui ressemble à un énorme hortensia, rouge vif.

Il poussa la porte :

— Ah ! te voilà, te voilà enfin ; les dieux ont eu pitié de moi, s'écria la Princesse.

Et elle courut vers le Prince qui la prit dans ses bras ; mettant la tête sur son épaule, elle pleura d'émotion et de joie.

Le Prince, qui pleurait aussi, lui expliqua son étrange destin : il fallait s'emparer du collier, sinon ces alternatives de vie et de mort continueraient.

— Ne te désole pas, ô mon bien-aimé, dit la Princesse, aie confiance en moi ; je retrouverai ce collier et je te le rapporterai bientôt. Je sais que tu n'es pas mort et je ne passerai plus mon temps à prier. Mais de toutes mes forces j'essayerai de te sauver.

Les deux enfants s'assirent et restèrent sans parler l'un à côté de l'autre.

Puis les corbeaux se mirent à croasser, annonçant le lever du jour.

Dalim, sans forces, retomba dans son sommeil de mort, car au loin, dans le Palais, Duo, que le Roi venait de quitter, avait remis son collier.

La petite Princesse regarda longtemps la figure de son bien-aimé, étendu sur le marbre froid.

Puis elle sortit du pavillon pour accomplir sa mission d'amour.

Elle revint au Palais, et se déguisa en barbière (1).

Accompagnée d'un petit garçon qu'elle faisait passer pour son frère, elle se fit introduire dans le *zénanah* (2) de Duo et lui offrit ses services. Celle-ci, qui passait son temps à soigner sa beauté, accueillit avec empressement cette nouvelle barbière. Elle la fit asseoir devant elle et lui tendit ses pieds.

Avec ses instruments, la fillette lui lima les ongles, avec un petit morceau de brique brûlée elle ponça la peau, puis avec *l'alta* (3) elle souligna le gracieux contour des pieds minces de la Reine.

Celle-ci, très satisfaite, pria la nouvelle barbière de revenir tous les jours.

La Petite Princesse ne demandait que cela.

Pour ravir à la Reine le fil d'or où était suspendue la vie de son fiancé, elle avait un plan.

Elle l'expliqua au petit garçon qui l'accompagnait.

Le lendemain matin, dès qu'elle fut accroupie devant la Reine, l'enfant poussa un cri.

Duo lui demanda ce qu'il désirait.

— Je veux ton collier, répondit-il.

---

(1) Les femmes barbiers peuvent entrer librement dans les appartements des femmes. Elles viennent soigner leurs pieds et leurs mains, et colportent les nouvelles, etc.

(2) *Zénanah*, appartement des femmes.

(3) Liquide d'un rouge éclatant.

La Reine refusa, disant que c'était son joyau le plus précieux.

Mais l'enfant continuait à crier si fort que pour le faire taire, la Reine enleva son collier et le lui tendit.

Au moment de s'en aller, la Princesse dit à l'enfant de le rendre à la Reine. Mais le petit garçon, bien stylé, ne voulut jamais s'en séparer. Il le serrait dans ses petits doigts crispés, donnant des coups de pieds et criant très fort.

— O Reine, dit la Princesse, laisse-lui ton collier ; dès qu'il aura bu son lait à la maison il s'endormira, je le lui enlèverai alors et je te le rapporterai en courant.

La Reine la laissa faire ; qu'importait d'ailleurs ; Dalim-Koumar était mort depuis longtemps !

La petite Princesse tient enfin le précieux collier ; elle court jusqu'au jardin sans perdre une minute.

Elle arrive devant le pavillon. Dalim-Koumar est là, debout, attendant anxieusement son retour.

Il embrasse sa bien-aimée sur le front, entre les boucles noires qui se penchent au-dessus de ses sourcils comme pour mieux voir la joie profonde qui éclaire enfin ses yeux

— Demain, murmure-t-elle à Dalim Koumar, demain, mon bien-aimé, nous rentrerons en grande pompe au Palais.

Le lendemain, elle fait venir pour le Prince un éléphant blanc, caparaçonné de drap d'or, et pour elle un palanquin en bois de santal incrusté d'ivoire.

Puis elle envoie un message au Roi pour lui annoncer l'arrivée d'un Prince étranger.

En hâte le roi fait faire tous les préparatifs : les chevaux sont sellés de cuir vert, brodé d'or et d'argent ; le sol est couvert de tapis du Kachemire, semblables à des parterres de fleurs.

Toute la ville est gaiement pavoisée, tandis que les meilleurs musiciens improvisent sur les *raghnis* (1) de joyeux chants de bienvenue.

L'éléphant du jeune Prince arrive majestueusement. Il s'agenouille lentement devant la porte du Palais.

Le Roi s'avance pour saluer son hôte inconnu et... avec stupéfaction il voit Dalim-Koumar sortir du *haoudah* (2).

Il n'a même pas le temps de pousser un cri ; son fils est déjà dans ses bras.

---

(1) Thème classique de musique hindoue. Il y a des raghnis différents pour toutes les heures du jour et de la nuit, pour les différentes saisons, etc...

(2) Sorte de trône couvert, sur le dos de l'éléphant.

— Dalim, mon enfant, mon petit Dalim, répète le Roi.

— O mon Père, dit le Prince.

La petite fiancée sort de son palanquin et salue le Roi en se jetant à ses pieds.

Le Roi la relève et l'embrasse sur le front.

La nouvelle du retour de Dalim se répand comme par enchantement dans tout le Palais.

La Reine Suo, accompagnée de ses suivantes, sort du *zenanah*. Elle ne peut croire à ce miracle. Mais c'est bien son fils, c'est bien Dalim-Koumar. Sa joie est impossible à décrire.

Et Duo ?

Dès qu'elle apprend que Dalim est en vie, elle sait ce qui lui reste à faire : elle prend de l'argent, emporte tous ses bijoux et s'enfuit seule par une porte dérobée derrière le Palais.

On n'entendit plus jamais parler d'elle.

C

Quelque temps après, Dalim-Koumar, le Prince Grenade, épousa la petite Princesse.

Ce fut la plus heureuse des femmes, car elle avait souffert et lutté pour conquérir son bonheur !

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
	Avertissement	7
1.	Sous les Manguiers	8
2.	Le Roi aux Aiguilles et le Berger à la Flûte..	10
3.	Histoire du Barbier astucieux et du Lutin peureux	25
4.	Histoire de la Princesse Manimala et du Diamant magique	31
5.	Les Sept Fleurs de Champaka et la Fleur de Paroul	51
6.	Le Renard Maître d'École et le Père Crocodile.	60
7.	La Méchante Sorcière et le Petit Berger.. ..	75
8.	Hiver et Printemps, histoire de deux Frères.	85
9.	Joie et Tristesse, histoire de deux Sœurs...	115
10.	Le Vase Magique et les Bonbons du Brahmine.	130
11.	Dalim-Koumar ou le Prince Grenade.....	142

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART

PETITE COLLECTION ORIENTALISTE :

AUGUSTE PAVIE, *ancien explorateur en Indochine.* — **Sanselkey** (conte cambodgien). Orné de 5 hors-texte dessinés par un artiste cambodgien. Un vol. Prix..... **2** fr. **70**

ABANINDRANATH TAGORE. — **L'Alpona** ou **les décorations rituelles au Bengale.** Traduction d'Andrée KARPELÈS et de Tapanmohan CHATTERJI. Orné de 50 figures. Un vol. in-16. Prix..... **6** fr.

LÉANDRE VAILLAT. — **Le Poète hindou Rabindranath Tagore.** Avec un portrait. Un vol. Prix..... **3** fr. **60**

Fables chinoises du IIIe au VIIIe siècle de notre ère (d'origine hindoue). — Traduites par Édouard CHAVANNES, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, et versifiées par Mme E. CHAVANNES. Ornées de dessins d'Andrée KARPELÈS. Un vol. Prix..... **4** fr. **80**

ABANINDRANATH TAGORE. — **Art et Anatomie hindous.** Traduction d'Andrée KARPELÈS. Préface de Victor GOLOUBEW. Un vol. Prix..... **3** fr.

SAMARENDRANATH GUPTA. — **Les Mains dans les fresques d'Ajanta.** Traduction d'Andrée KARPELÈS. Avec 14 figures. Un vol. Prix..... **2** fr. **40**

ABANINDRANATH TAGORE. — **Sadanga** ou **les Six Canons de la peinture hindoue.** Un vol. ill. Prix.... **4** fr. **80**

ÉDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — **De l'expression des vœux dans l'art populaire chinois.** Un vol. in-8, illustré. Prix..... **9** fr.

G.-H. MONOD. — **Légendes cambodgiennes que m'a contées le gouverneur Khieu.** Ornées de reproductions de sceaux cambodgiens et de frontispices et culs-de-lampe. Un vol. in-16. Prix..... **6** fr.

TAPANMOHAN CHATTERJI. — **Sous les Manguiers** (*Légende du Bengale*). Illustré d'après des miniatures anciennes. Un vol. Prix..... **6** fr. **60**

Hymnes à la Déesse. Traduits du sanscrit par ARTHUR et ELLEN AVALON. Illustrés de 40 dessins par Jean BUHOT. Un vol. Prix..... **4** fr. **80**

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART